

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Septembre 1859.

No. 18.

SOMMAIRE:—Chronique de la quinzaine.—Discours de la première inauguration du Cabinet de Lecture; Son Honneur le Maire, M. Stames; M. P. J. O. Chauveau; le R<sup>év.</sup> M<sup>ss</sup>rsiro Granet; le R<sup>év.</sup> P. Martin.—Discours du R. P. Gravoille, S. J., sur l'autorité dans l'Education (suite et fin).—Une Profession Religieuse à la Congrégation de Notre-Dame.—Sœur de Charité, (poésie).—Anecdote Canadienne par P. J. U. B.—Rome et le Chantre Chrétien, (poésie.)

### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Si nous regrettons quelquefois que cette *Chronique* ne paraisse qu'à de longs intervalles, c'est, surtout, lorsqu'elle pourrait s'associer à quelqu'œuvre intelligente et charitable, lorsqu'elle pourrait unir l'humble concours de sa faiblesse à des efforts et à un zèle que l'on ne saurait trop louer. Sa première pensée eût été de vous dire: allez à l'Asile St. Joseph, apportez votre offrande au bazar ouvert en faveur de l'une des plus utiles institutions; assistez surtout à la classe, à tous les exercices; et dites-nous ensuite si le catholicisme ne s'est pas fait enfant pour donner la main aux petits; si ce n'est pas une sublime merveille, de voir ainsi accessible aux plus humbles, la doctrine qui a absorbé les grandes âmes d'un St. Thomas ou d'un Bossuet, et qui a été enseignée à l'homme par un Dieu.

Il est encore temps, du reste, car le bazar durera jusqu'au samedi soir, 17; et si vous êtes les derniers venus, votre offrande n'en sera ni moins généreuse, ni moins bien accueillie, et le cœur des mères vous bénira de ce que vous aurez fait pour leurs petits enfants.

Nous permettez-vous, néanmoins, de vous précéder dans cet asile et de vous dire ce que nous y avons vu.

Au milieu de la rue St. Bonaventure, en face du chemin de fer de la Chine, et dans un des quartiers les plus populeux de Montréal, un prêtre dévoué a fait élever une vaste bâtisse en brique, surmontée de la Croix qui indique sa destination catholique. Le plan de l'édifice est très-simple; c'est un carré de 100 pieds à peu-près de longueur sur 50 pieds de profondeur: des fenêtres cintrées relèvent, cependant, le caractère de cette construction, et des briques blanches qui marient leurs tons doux à la couleur plus dure de la brique de Montréal forment un encadrement aussi léger que gracieux et modeste.

Si vous pénétrez à l'intérieur, la division est très-simple, telle qu'elle convient à une maison à la fois hospitalière et scolaire. Chacun des deux étages est divisé en deux vastes salles, bien aérées, ainsi qu'il est nécessaire pour la population assez nombreuse qui doit se presser dans leurs murs.

À gauche de la porte d'entrée, se trouve, en outre, un petit parloir de quelques pieds carrés: c'est là

qu'une sœur vient chaque matin recevoir les enfants que la confiance des mères remet à sa sollicitude. Le but de l'œuvre est, en effet, ainsi que vous le savez peut-être, de donner les soins indispensables à des enfants trop jeunes pour suivre les cours des écoles, et que leurs parents, obligés de s'absenter pendant le jour pour répondre aux nécessités de la vie, se trouvent incapables de surveiller.

La sœur examine alors si le petit enfant qui leur est remis a été l'objet des soins nécessaires, s'il est propre, si ses vêtements sont en bon ordre, et s'il apporte dans son petit panier une nourriture suffisante pour son dîner.

Après ce premier examen, elle le conduit dans une des salles dont nous avons parlé.

C'est une grande salle divisée en compartiments, pour les petits garçons et les petites filles, par une cloison assez haute pour que les enfants ne puissent communiquer entr'eux, assez basse néanmoins pour qu'une seule sœur puisse surveiller les deux divisions.

L'enfant dépose à un crochet son panier, son chapeau, son vêtement d'hiver, si le froid sévit en dehors; et lorsque tous sont rentrés, alors commencent les exercices de la classe.

Les enfants se dirigent sur deux rangs, et dans une espèce de procession, vers la salle voisine; et ils montent en chantant sur l'amphithéâtre qui occupe le fond de la salle. Ils vont, deux à deux, au pas, appuyant leurs petites mains sur ceux qui les précèdent et obéissent avec une parfaite exactitude au cliquetis que la sœur tient en mains.

La classe s'ouvre par une prière, où tous ces jeunes cœurs appellent la bénédiction de Dieu sur eux-mêmes, sur leurs parents, sur leurs bonnes maîtresses, sur les bienfaiteurs qui leur ont procuré cet asile; sur tous ceux, enfin, auxquels ils doivent de la reconnaissance ou de l'amour.

Nous voudrions vous décrire ici les procédés si ingénieux et si simples, qui permettent à une sœur d'enseigner la lecture, l'écriture, les éléments de la grammaire, de l'histoire sainte, du calcul, de la géographie à deux cent cinquante enfants dont l'ainé a sept ans à peine, dont le plus jeune ne compte pas deux ans! Il nous faudrait vous parler du boulier compteur, où l'élève est averti qu'il passe à une nouvelle dizaine par un changement de couleur; des planches de lecture au moyen desquelles une seule lettre est montrée à toute la classe; des tableaux de prononciation dans lesquels les sons difficiles sont indiqués par la figure de quelque objet connu de l'enfance; des cartes d'écriture qui servent de modèle commun; enfin de ces ardoises sur lesquelles la main inhabile de l'enfant suit des lettres déjà tracées et prend ainsi, dans une sorte de jeu qui amuse sa curiosité, la première habitude d'écriture.

Et, cependant, après tous ces détails nous ne vous aurions rien dit, ou presque rien, car il nous resterait à vous montrer la physionomie si saisissante et originale de la classe, qui fait des salles d'asile, sous le rapport même de l'instruction, quelque chose de tout-à-fait à part.

La difficulté principale était de captiver l'attention de tout ces petits êtres, et d'obtenir de leur bon vouloir, de leur émulation, ce que la sévérité ne saurait exiger ou obtenir d'eux. Ce but a été heureusement atteint en donnant à tous un rôle actif dans la classe ; une question est posée ; et tous doivent répondre par un espèce de chant qui évite la confusion, permet de saisir les erreurs, et qui distrait en même temps les enfants de la fatigue qu'une leçon aride leur ferait éprouver. La classe est entremêlée aussi d'exercices, de jeux des pieds ou des mains qui satisfait à ce désir de mouvement qui tourmente l'enfance et contre laquelle sévissent bien inutilement ses maîtres.

Derrière l'Asile règne une vaste cour, divisée comme la salle de récréation et comme la classe ; des deux côtés s'étend un hangar couvert sous lequel les enfants prennent leur repas de midi. Rien de ce qui pouvait être utile à leur santé, au développement de leurs forces naissantes n'a été négligé ; et tous ceux qui ont visité la maison en ont admiré le bon ordre et la bonne tenue.

L'étage supérieur est destiné à recevoir une crèche et un ouvroir ; comme aucune de ces deux salles n'est encore ouverte nous vous en parlerons un autre jour.

Nous vous en avons assez dit, peut-être, pour faire apprécier l'importance de l'œuvre, et pour vous donner le désir d'y concourir pour votre part en soulageant un peu du fardeau de leurs dettes ceux qui en ont été les fondateurs.

Nous n'ajouterons donc qu'un mot, c'est qu'en France, où cette institution a pris naissance, au milieu de tant d'autres œuvres de charité, celle-ci a particulièrement attiré la bienveillance publique, et que l'Impératrice elle-même a voulu être présidente de toutes les salles d'asile de l'Empire. Sous cette protection, l'œuvre s'est propagée dans toutes les paroisses ; et les bienfaits qu'elle produit, ont été fréquemment signalés par le Ministre de l'Instruction Publique.

C'est ainsi que le Catholicisme a des sollicitudes infinies, pour tous les pauvres, pour tous les faibles et tous les délaissés.

Nos lecteurs nous permettront maintenant de nous éloigner un moment de Montréal, pour leur parler des préparatifs faits à Québec pour célébrer le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort du Marquis de Montcalm. Un marbre sur lequel est inscrite une inscription rédigée dès 1761, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France, doit être posé dans la chapelle des Ursulines de Québec, à la place même où reposent les restes mortels du héros qui tomba au premier rang, dans les plaines d'Abraham. Montcalm était alors âgé de 48 ans ; il avait conquis une jeune gloire en Italie, en Bohême, et en Allemagne ; et son intrépidité et sa prudence avaient retardé de quatre ans la chute de la puissance française dans notre colonie. — Lorsque l'heure de Dieu fût venue, elle trouva le héros préparé par la religion catholique que ses armes avaient toujours défendue.

Dès 1761, ainsi que nous le disions toute à l'heure, une pensée pieuse et nationale avait fait désirer aux amis du Marquis de Montcalm Gozon, de voir un monument perpétuer sa mémoire ; malheureusement le

vaisseau qui portait la pierre sur laquelle avait été gravée l'inscription reproduite aujourd'hui, fit naufrage pendant la traversée ; et les grands changements qui survinrent alors dans la fortune de la colonie firent ajourner le projet.

En érigeant le monument, sculpté par la main habile de M. Morgan, la pensée des Canadiens est de rendre un nouvel hommage à un homme dont le nom est un des plus glorieux de notre histoire, et que la mort atteignit avant que la fortune des armes n'eut trahi son drapeau.

La cérémonie a dû avoir lieu le 14, à Québec ; dans le même moment, des héritiers de son nom ont dû s'associer en France à ces prières, à ces souvenirs, mêlés de gloire et de deuil.

Cette *Chronique* doit maintenant enregistrer les faits religieux qui se sont passés pendant la dernière quinzaine. Le 9 a été célébré à l'Eglise Paroissiale de Notre-Dame de Montréal une messe solennelle pour la rentrée des écoles. Plus de 2500 enfants guidés par les bons Frères des Ecoles Chrétiennes et autant, au moins, de jeunes filles fréquentant les classes des Sœurs de la Congrégation, remplissaient les trois nefs. Les bancs étaient littéralement pleins. L'église présentait un magnifique spectacle : Dans les tribunes on voyait beaucoup de parents qui avaient voulu s'associer à ces prières par lesquelles le catholicisme appelle la bénédiction du Très-Haut sur toutes ces jeunes âmes. Le défilé a offert un très beau coup d'œil ; tout le monde était ravi de l'air modeste, de la bonne tenue de tous ces enfants qui promettent de devenir quelques-uns, des hommes distingués par leurs talents, les autres des ouvriers laborieux et de bons citoyens. Une pensée de reconnaissance se reportait naturellement vers ces maîtres et ces maitresses, dont l'admirable douceur et l'infatigable zèle trouvent un nouvel aliment dans la tâche, trop souvent ingrate, que s'est imposé leur piété.

La veille, une cérémonie touchante avait eu lieu à la Congrégation de Notre-Dame de Montréal : Nos lecteurs trouveront dans une autre page de l'*Echo* un compte-rendu fidèle de cette fête, la plus consolante peut-être de toutes celles dont Montréal et le Canada tout entier ont jamais été témoins.

Au moment où cette *Chronique* parviendra à ses lecteurs, Mgr. l'Archevêque d'Orégon aura quitté Montréal pour se rendre dans son lointain diocèse. Il emmène avec lui quelques prêtres, des frères, et plusieurs religieuses, qui vont porter au milieu des peuplades sauvages, les bienfaits avec les lumières du Christianisme. La foi brise les obstacles et efface les distances : nos vœux, à notre double titre de Canadiens et de Catholiques, accompagneront Mgr. Blanchet et les généreux ouvriers qui marchent sur ses pas, car ils continuent cette œuvre des missions, entreprise par nos pères depuis deux siècles sur le continent d'Amérique et qui est le plus pur honneur de notre pays.

Avant de terminer, qu'il nous soit permis de saluer, à notre tour, l'hôte nouveau que la France nous envoie. M. le Baron de Gauldrée-Boilleau, arrivé depuis quelques jours au consulat qui lui est confié, a été reçu avec une sincère cordialité par les citoyens de Québec. M. de Gauldrée-Boilleau, attaché pendant quelques années à l'ambassade française à Washington, connaît et aime notre pays qu'il a plusieurs fois parcouru. Qu'il soit le bienvenu au milieu de nous.

L'*Echo* a recueilli pendant ces derniers mois quelques-uns des meilleurs travaux qui avaient été lus, pendant les trois hivers derniers du haut de la chaire du *Cabinet de Lecture* paroissial. Mais nous devons une place dans nos colonnes, aux discours prononcés par ceux qui ont bien voulu encourager les premiers, l'œuvre du *Cabinet*, et concourir par l'autorité, de leurs paroles aux efforts des fondateurs.

Nous reproduisons aujourd'hui de la *Minerve* du 25 Février 1857, le compte-rendu de la séance qui a inauguré les travaux du *Cabinet*. Nous voudrions offrir un remerciement rétrospectif mais sincère à tous ceux qui ont daigné s'associer à cette œuvre naissante, et qui l'ont entourée d'un patronage à l'ombre duquel elle a grandi.

Les paroles éloquentes du Rév. Messire Granet, et du R. P. Martin, des Honorables MM. Chauveau et Loranger, de MM. Cherrier, Morin et de M. Starnes qui occupait alors très dignement le fauteuil de premier magistrat à Montréal, sont encore aujourd'hui pleines d'à-propos et de vérité; tout le monde sait que le talent des lecteurs a toujours répondu à l'attente d'un public attentif, éclairé et bienveillant.

Le compte-rendu que nous reproduisons reste nécessairement incomplet; et nous regrettons, comme le regretait alors le Rédacteur de *La Minerve*, qu'il nous soit impossible de reproduire les brillantes improvisations de MM. Morin et Loranger.

Depuis lors, a eu lieu une séance annuelle, dans laquelle il a été rendu un compte succinct des premiers travaux du *Cabinet de Lecture Paroissial*; et, bientôt, nous pourrons, nous l'espérons du moins, raconter la séance d'inauguration de la nouvelle salle destinée aux lectures publiques.

C'est lors surtout que les œuvres grandissent et prospèrent que l'on aime à se rappeler, avec un sentiment de vive reconnaissance, leurs humbles commencements.

#### Inauguration du Cabinet de Lecture Paroissial.

LE 16 FÉVRIER 1857.

Il ne nous avait pas encore été donné d'assister à une soirée littéraire plus intéressante que celle qui eut lieu lundi soir, à l'occasion de l'inauguration du Cabinet de Lecture. Il y a toujours de l'intérêt à aller entendre les lectures publiques qui se font sous le patronage de nos différentes institutions littéraires et scientifiques, mais il nous semble que les soirées où plusieurs orateurs se font entendre tour à tour et sur différents sujets, sont plus propres à intéresser un auditoire. Au moins, telle a été notre impression en assistant à la soirée de lundi. Que des séances comme celles-là se renouvellent de temps en temps et le goût de la bonne littérature fera de grands progrès au milieu de nous.

Son Honneur le Maire de Montréal, avec la complaisance qu'il met à favoriser toutes les bonnes œuvres, a bien voulu présider à la séance de lundi. En prenant le fauteuil, M. Starnes dit qu'il était fier d'être appelé à présider une pareille assemblée, mais qu'en voyant tant de science et de talents autour de lui, il ne pouvait pas s'empêcher de remarquer, qu'un homme de lettres remplirait bien mieux la place qu'on le pria d'occuper. Néanmoins, ajouta-t-il, il me reste un moyen de rendre ma tâche facile c'est de me borner à écouter. Cependant, après ce début, M. le Maire voulut bien parler, en termes encourageants, de l'œuvre commencée, la regardant comme utile, nécessaire, patriotique. Il parla de l'utilité de l'Institut

des Artisans pour les classes ouvrières et des avantages d'une institution comme l'Institut-Canadien, ajoutant que, pour la population française de la cité, cela ne suffisait pas; il fallait encore une chambre de lecture ouverte à la jeunesse qui veut s'initier aux affaires et aux sciences utiles. Il est heureux d'avoir à offrir la parole à un homme d'un talent éminemment distingué et qui est à la tête de l'instruction publique dans ce pays. Il ne voyait pas un homme plus digne d'occuper ce poste. La population canadienne doit être fière d'avoir un tel homme pour diriger l'instruction dans ce pays. On comprend que c'était à l'Hon. M. Chauveau qu'il adressait ces paroles en l'invitant à monter à la tribune.

M. Chauveau remercie M. le Maire des bonnes paroles qu'il a bien voulu dire en sa faveur. Il le remercie doublement parce qu'elles lui procurent l'occasion de s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers les citoyens de Montréal. Si, comme M. le Maire a eu la bonté de le dire, il a pu faire quelque bien dans la charge qu'il remplit, il le doit en grande partie au bienveillant accueil des citoyens de Montréal. Venu ici, ajoute-t-il, sous les circonstances les plus pénibles, j'ai trouvé dans toutes les bontés que l'on a eues pour moi une grande consolation et un grand encouragement.

Je n'ai pas besoin, M. le Maire, de vous dire combien une œuvre comme celle-ci rencontre toute ma sympathie. C'est pour bien dire un des devoirs de ma charge de prendre part à tout mouvement de ce genre, et je le fais dans cette circonstance avec le plus grand plaisir.

Les bibliothèques publiques sont la continuation de l'école, et le cabinet de lecture est le complément de la bibliothèque. Le temps est passé où la lecture se faisait comme un travail, où peu d'hommes lisaient; mais où ceux qui lisaient remuaient laborieusement d'énormes *in-folios*. Dans notre siècle affairé, chaque homme veut lire un peu; mais lire sans trop se déranger, sans trop absorber du temps que prennent ses occupations, ou plutôt, sans se soustraire trop longtemps à cette fièvre de mouvement qui dévore les hommes de notre époque. Il faut de plus que les sciences, les lettres et les arts soient, pour bien dire, offertes par bribes et par fragments à ces hommes avides d'apprendre en même temps que pressés d'agir. Le journal sous tous ses formats si multipliés, le journal est devenu un besoin, une impérieuse nécessité.

Le journal, c'est un pas en avant; c'est plus qu'un livre. Le livre, c'est le docteur grave et discret qui vous attend dans son cabinet. Le journal, c'est le missionnaire ardent, infatigable, qui court après vous et ne vous laisse point de repos. Le journal c'est encore, si vous le voulez, le livre qui s'ennuyait sur les rayons de sa bibliothèque, qui a détaché et livré aux quatre vents du ciel toutes ses feuilles, si bien que vous les voyez tourbillonner autour de vous et vous envelopper de tous côtés. On peut bien ne pas aller trouver le livre; on ne saurait échapper au journal. Vous le voyez qui court après vous, et si vous ne le voyez pas, vous l'entendez, car il a pris une voix, il crie derrière vous, il vous barre le chemin, et il faut bien l'acheter et le lire, si pressé que l'on soit d'arriver.

Le journal ainsi popularisé est devenu, je le répète, un besoin de l'époque; il est bon, il est prudent de prendre des mesures pour contenter ce besoin, tout en protégeant la société et surtout la jeunesse contre les abus que l'on peut faire de ce puissant instrument de l'instruction publique.

Montréal possède déjà sans doute plusieurs bibliothèques publiques, plusieurs cabinets de lecture qui ont déjà servi puissamment à répandre le goût des sciences et des lettres. Celui-ci est fondé dans un but tout particulier, et l'on doit applaudir au zèle qui multiplie et diversifie de cette manière les moyens d'instruction. Par la modicité de l'abonnement, cette bibliothèque des bons livres et ce cabinet de lecture seront tout spécialement destinés à la jeunesse et aux classes ouvrières, et tout dans ce nouvel établissement donne les plus fortes garanties à la religion et à la morale si vivement intéressées l'une et l'autre dans une telle œuvre.

Un écrivain célèbre de ce siècle, dans un roman où il fait une admirable description de l'architecture de Notre-Dame de Paris, représente le personnage qui vient de visiter et de contempler les beautés de ce monument, en présence d'un des premiers livres qui venaient d'être publiés. Un autre personnage, après avoir écouté son récit plein d'enthousiasme, lui montre d'une main le livre et de l'autre l'édifice, et lui dit : ceci tuera cela ; le livre tuera l'édifice !

Cette pensée développée par l'auteur, c'était que l'intelligence humaine occupée à reproduire ses idées par l'architecture et la sculpture depuis plusieurs siècles, (car tous ces magnifiques monuments de l'art gothique n'étaient que des poèmes ou des histoires), allait maintenant trouver dans le livre un terrain plus commode ; que l'édifice allait être remplacé par le livre. On pouvait aussi voir une autre pensée derrière cette énergique parole, celle que la philosophie et la littérature du dix-neuvième siècle n'ont que trop développée. Ceci a essayé de tuer cela ; le livre a fait la guerre à l'édifice.

Eh bien, Messieurs, vous ne voulez rien tuer, j'espère, car dans le même temps où vous vous occupez de bâtir des cathédrales, vous fondez des bibliothèques et des cabinets de lecture. Avec vous, *ceci ne tuera pas cela* ; car vous avez placé cette bibliothèque et ce cabinet de lecture, pour bien dire, à l'ombre de votre magnifique église principale ; vous avez mis le livre sous la protection de l'édifice, vous avez confié *ceci à cela* et l'on ne saurait trop vous en applaudir.

L'occasion se présente de constater le mouvement intellectuel qui se développe si rapidement depuis quelque temps parmi nous. Une grande volonté d'imitation a été donnée à notre peuple. Il est difficile d'imprimer un mouvement quelconque, mais une fois le mouvement donné il se propage rapidement et vivement.

L'orateur entre ici dans le détail de ce qui a été fait pour l'instruction publique et pour la colonisation depuis quelques années. Il cite l'exemple de plusieurs paroisses nouvelles où l'éducation fait de grands progrès. Il en cite quelques-unes dans les townships de l'Est, où l'on a augmenté les colisations d'école ; où des centaines d'enfants s'instruisent là où il y a quelques années, on ne voyait que des animaux sauvages.

Revenant aux bibliothèques paroissiales, je suis certain, dit-il, que l'initiative qui a été prise dans cette nouvelle direction, il y a deux ou trois ans, recevra quelque impulsion de ce qui se passe ici aujourd'hui. De nombreuses demandes de secours, avec des offres de contributions libérales me sont faites tous les jours, et je n'ai pas de doute qu'aussitôt que des règlements auront été publiés pour l'organisation de ces bibliothèques, on ne s'empresse partout d'en profiter. Cette disposition à entrer courageusement

dans toute voie nouvelle, une fois qu'elle a été ouverte, est d'autant plus consolante qu'un clergé vénérable ne manque jamais de prendre une louable initiative et qu'en le suivant nos populations ne sauraient se tromper.

Après l'Hon. M. Chauveau, qui ne fait jamais tort à sa belle réputation dans aucune circonstance, le Rév. Messire Granet, Supérieur du Séminaire, monta à la tribune. Nous donnons avec beaucoup de plaisir les paroles pleines de vérité et d'éloquence qu'il prononça devant cette assemblée. Les voici :—

MESSIEURS,

Voici les premiers commencements d'une œuvre salutaire et longtemps désirée. Comme on le voit, les commencements sont bien humbles. Mais de même que souvent un grand fleuve n'est, à sa source, qu'un tout petit ruisseau ; de même, si le fécondateur universel daigne la bénir, cette œuvre naissante, aujourd'hui excessivement modeste, grandira peu à peu, se consolidera toujours davantage, et prendra peut-être enfin un admirable développement. Nous avons maintenant sous les yeux, il est vrai, une bien menue graine, quelque chose comme le grain de Sônévé dont parle l'Évangile : Eh bien ! qui sait si, dans un avenir peu éloigné, il ne nous sera pas donné de contempler un arbre ? Nous aimons à nourrir cette douce espérance, et nous proclamons bien haut que tel est notre très-ardent désir. Cet espoir, ces désirs du moins, vous les partagez vous-mêmes, Messieurs ; et je sais positivement que ce qui commence aujourd'hui en ce lieu, excite vos plus chaudes sympathies, et à bon droit, sans contredit.

Ce que l'on entend de faire ici, c'est un cabinet de lecture, et quelque autre chose encore heureusement réalisé, depuis plusieurs années, dans le vieux pays des aïeux.

Or, au sein d'une cité, un cabinet de lecture est comme une fontaine publique qui répand à flots, ou bien une onde pure et limpide, ou bien des eaux bourbeuses et infectes.

Et comme la qualité des eaux dont on s'abreuve, influe notablement sur l'état sanitaire d'un pays, ainsi la composition des cabinets de lecture exerce sur la condition morale et intellectuelle de ceux qui les fréquentent, une puissante action.

Si le cabinet ne fournit à ses habitués que de bons livres, que des feuilles vouées à la propagation et à la défense du vrai, du bon et du beau, il opérera, insensiblement du moins, une amélioration, et même une transformation peut-être radicale, dans les idées, dans les sentiments et enfin dans les actes par où se traduisent au dehors les faits intérieurs.

Mais si le cabinet donne en pâture à ses lecteurs, des livres mauvais, des feuilles, feuilletons ou brochures destinés à caresser les passions de notre nature corrompue, à les développer et à les fortifier, par une irritation fréquente, alors nul ne peut calculer les désastres produits dans l'esprit et dans le cœur des imprudents qui ne craignent pas de hanter ces funestes lieux.

Serait-il besoin de prouver ici toutes ces assertions ? Qui ne sait qu'un bon livre est un ami éclairé et généreux, toujours prêt à vous donner, sans flatterie comme sans amertume, une leçon ou un sage conseil ?

Au contraire, qui peut ignorer qu'un mauvais livre est un ami perfide, ou plutôt un cruel ennemi dont les artificieux discours engagent trop souvent dans les liens de la mort ?

Enfin, qui ne voit dans ce double fait, que nous po-

sons, comme une donnée fournie par l'expérience de tous les lieux et de tous les âges, la preuve irréfutable des résultats bons ou mauvais des cabinets de lecture, selon qu'ils sont bien ou mal composés?

Celui que l'on ouvre en ce jour, offrira, nous l'espérons, à l'esprit et au cœur, un aliment à la fois sain et agréable. On y trouvera une collection nombreuse et choisie de journaux et autres écrits périodiques, publiés non-seulement sur le continent américain, mais encore dans l'ancien monde. Le choix de ces publications a dû se faire, et s'est fait réellement, au point de vue catholique.

Dans le même cabinet, les esprits sérieux, méditatifs et capables d'une lecture de longue haleine, trouveront une riche variété de bons ouvrages traitant de matières très diverses. Les lecteurs qui n'ont pas les mêmes goûts, ou les mêmes loisirs, pourront s'y procurer, à souhait, nous l'espérons, des livres récréatifs et utiles, adaptés à leurs attraits et à leurs besoins.

Ce que je viens de dire, Messieurs, n'est pas toute la pensée des catholiques qui ont pris une part quelconque à la fondation de ce que vous voyez commencer aujourd'hui. Donc quelques mots encore, s'il vous plaît, sur cette œuvre nouvelle.

Alors qu'il était petit enfant, et peu de temps après sa première communion, Napoléon Bonaparte disait un jour à son oncle, l'abbé Fesch, depuis cardinal : "Quand je serai plus grand, j'obtiendrai le commandement d'un régiment dans les Indes. Pour vous, mon oncle, vous vous ferez missionnaire dans ce pays-là. Après quoi, moi, à la tête de mon régiment, j'irai attaquer les infidèles et je vous ferai accorder la liberté de leur prêcher l'Évangile." Que voyez-vous, Messieurs, dans le propos de cet enfant, qui fut plus tard, l'étonnant génie que vous connaissez?

Si vous le dégagez de tout ce qui l'individualise, et que vous ne reteniez que ce qu'il y a de fondamental et d'universel, vous y trouverez une grande et belle idée, l'idée de l'apostolat laïque! — L'apostolat laïque! me dira-t-on peut-être; oui, en effet, c'est une idée, un être de raison. — L'apostolat laïque, Messieurs, est une magnifique réalité; bien plus, c'est une réalité nécessaire; et voici comment je puis, en peu de paroles, formuler rigoureusement ma pensée sur cette importante matière.

Par la profession même du christianisme, tout homme est, de droit, apôtre, dans les limites de sa sphère d'action.

Tout chrétien, en effet, c'est-à-dire tout disciple de Jésus-Christ doit proférer souvent de cœur et de bouche cette demande : *Adveniat regnum tuum*, que votre règne arrive? que le règne de l'Évangile s'étende par toute la terre. Or, le vœu qu'expriment ces paroles doit être sincère; mais il ne le serait pas, si celui qui l'énonce, ne cherchait point à le réaliser, par une coopération active, proportionnée à ses moyens et à sa condition particulière.

Si vous êtes dévoués au Christ, comme vous l'avez proclamé au jour de votre baptême, vous devez vous intéresser vivement à la gloire du Christ; vous ne pouvez vous intéresser vivement à la gloire du Christ, sans être animés d'un ardent désir de la procurer; vous ne pouvez souhaiter ardemment de la procurer, sans en venir à l'œuvre, ou, ce qui est la même chose, sans prendre part à l'apostolat dans la mesure de vos facultés diverses.

De quel droit nommeriez-vous bon citoyen et bon compatriote celui qui ne contribuerait pas, selon ses moyens, au bien commun de la cité et du pays? de quels droits voudriez-vous appeler bon chrétien, celui

qui ne travaillerait pas, quand il le peut aisément, au bien de la république chrétienne?

Qui méditera ce que nous venons de dire, verra sans peine la réalité, la nécessité de l'apostolat laïque. Or, cet apostolat universel, dévolu à tous les chrétiens adultes, sans distinction d'âge, de sexe et de condition, revêt sur un fond commun, le bon exemple, une multitude sans nombre de formes diverses. Nous pouvons toutefois les comprendre dans cette double formule générale, où il ne faut pas chercher néanmoins une rigueur absolue.

Chez la femme et l'enfant, l'apostolat s'exerce surtout par le charme de la douceur et de l'amour; chez l'homme, principalement par le prestige de la force et de la grandeur d'âme.

C'est par les grâces de sa douceur que la jeune Clothilde dompta peu à peu le farouche Sicambre, Clovis, et Pamenia enfin à courber la tête sous le joug de l'Évangile. C'est par son incomparable héroïsme que Louis IX ou saint Louis, trahi par la victoire, prisonnier des Sarrasins, seul au milieu des émirs qui brandissaient sur lui leurs cimetières, imprima à ses altiers barbares un si profond respect, qu'ils reçurent de lui les conditions de la paix, plutôt qu'ils ne les lui dictèrent, et qu'ils en vinrent jusqu'à se demander s'ils ne devaient pas le choisir pour roi, se disant entr'eux avec étonnement, que jamais ils n'avaient rencontré un si fier chevalier.

Puisque l'apostolat laïque est une vraie réalité, une grande réalité, une réalité nécessaire, il faut en conclure, ce me semble, que ce serait, aux enfants de la noble cité de Marie, un beau titre de gloire, de l'exercer avec un concert unanime, et en mettant en commun leurs divers moyens d'action. C'est à favoriser ce but sublime que pourrait servir cette modeste institution. Ici on se verrait, on se connaîtrait, on s'éclairerait et on s'encouragerait mutuellement; ici nos jeunes concitoyens, au cœur ardent et généreux, s'efforceraient de reproduire le magnifique spectacle donné au monde par ceux de leur âge dans la première capitale de l'Europe. Ici une partie, au moins, de l'élite de notre jeunesse vérifierait à sa plus grande gloire, comme à la plus grande gloire de Dieu, une belle définition que nous a laissée de l'homme, l'antiquité profane : "L'homme, disait-on, en plein paganisme, est un être essentiellement religieux."

Au lieu de politique irritante et de plaisirs avilissants ou frivoles, au lieu de projets ambitieux, souvent chimériques, on s'occuperait, dans les limites d'une sage discrétion, de ce qui doit fixer l'attention la plus sérieuse et mettre en jeu toute l'activité d'une nature, au fond de laquelle la perspicacité des anciens sages avait découvert comme propriété inamissible, *l'instinct religieux*.

Ces vœux, ces idées bien chères à la religion, nous ne les précisons pas davantage, Messieurs, il faut laisser au temps et à la Providence le soin de faire germer dans les cœurs la semence de la parole.

Puisse le souffle glacé du respect humain ne pas l'empêcher de lever et de porter son fruit! Il en sera ainsi infailliblement pourvu que chacun garde, comme un trésor, la conscience de sa dignité et de son indépendance.

Le révérend père Martin prit ensuite la parole; nous regrettons de ne pouvoir reproduire entièrement son discours, il faut nous contenter de quelques souvenirs nécessairement trop vagues pour donner absolument une idée du plaisir qu'il a causé à toute la réunion; tout ce que nous pouvons espérer, c'est que nous ne serons pas tout à fait inexacts et infidèles.

Nous pouvons dire d'abord qu'il a abordé les questions les plus hautes et même qu'il a soulevé toutes celles que l'on regarde, à l'égard du journalisme, comme les plus délicates, le tout avec bonheur, avec succès, avec un véritable profit pour tous, et enfin avec cette délicatesse qui laisse parfaitement voir la pensée, tout en voilant et en amortissant finement ce que le coup aurait par occasion et par circonstance de trop direct.

Messieurs, a-t-il dit, je ne vous cacherai pas, qu'après tout ce que je viens d'entendre, je ne m'avance qu'avec une certaine timidité, car je ne vois pas trop maintenant, ce qui peut me rester à dire et à faire.

En effet, on vient de vous présenter tout ce que la philosophie et la logique offrent de ressources et de force, la poésie de beautés, l'éloquence d'entraînement, l'histoire de leçons et d'enseignement : on vous a montré comment on sait par le raisonnement, à l'aide de principes solides, arriver par des déductions rigoureuses, irrésistiblement à son but et à des conclusions tellement incontestables qu'elles ont la force d'une démonstration mathématique ; on vous a montré encore avec quel charme et quelle puissance on conquiert l'assentiment, lorsqu'on a le don d'user, avec goût et richement, de toutes les fleurs de la poésie ; on a montré encore tout le parti que l'on pouvait tirer des leçons du passé dans l'exposition de l'histoire, esquissée à grands traits. Aussi, Messieurs, après qu'on a fait ainsi défiler devant vous la logique, la poésie, l'éloquence, et tout le passé, et qu'on vous en a montré toutes les beautés, je ne vois plus ce que j'aurais encore à dire et il me semble qu'il ne reste plus rien à vous montrer.

Après ces mots, le Révd. Père a continué néanmoins en comparant les commencements du pays, il y a 200 ans, avec ce que l'on voit aujourd'hui et en montrant la différence et tous les progrès réalisés.

Je pense, a-t-il dit, à ce contraste et je m'imagine que lorsque nos pères sont venus aborder pour la première fois sur la Pointe à Callières, on était bien loin de songer alors à ouvrir des cabinets de lecture.

Et en effet, il fallait se mettre à l'abri, il fallait vivre, enfin il fallait se défendre, et celui qui aurait dit alors : Voyons, formons une salle de lecture, celui-là eût sans doute prêté à rire.

On se faisait des habitations, et ces habitations qui étaient des cabanes d'écorce, il fallait les défendre contre des ennemis intraitables, qui voulaient tout détruire et tout démolir. Maintenant les choses ont bien changé, la ville est remplie de monuments, de constructions splendides ; les besoins ne sont plus les mêmes, il n'y a plus de sauvages et il faut songer à se faire des lieux d'instruction et d'une saine instruction, et en particulier l'on ouvre des cabinets de lecture.

Ainsi l'on voit la différence des temps, la diversité des besoins, et en peu de temps les effets nécessaires de ce qu'on appelle le progrès et la civilisation. Enfin dans ces salles de lecture, on songe à mettre surtout des journaux, parce qu'ils sont mieux adaptés au besoin d'un bon nombre ; on avait déjà des livres, mais si l'on veut donner une lecture accessible à tous, il est certain qu'il faut des journaux qui peuvent seuls fournir une lecture passagère, et rapide.

En effet, maintenant des livres ne suffisent pas pour engager à lire tous ceux qui veulent lire ; combien de gens qui ont peu de loisirs, qui sont pris par de grandes occupations et des intérêts les plus graves, qui, s'ils étaient obligés pour lire, de se mettre en présence de gros volumes de plus de 300 pages, seraient

véritablement effrayés ; or pour rassurer ceux-là, assurément le journal est plus convenable et plus commode.

Il faut donc des journaux, maintenant, et c'est ce qu'on a voulu accomplir en cette bibliothèque, car les journaux donnent une lecture courante et qui peut être très-utile, si elle est vraiment bonne, pure et morale ; or, en est-il toujours ainsi dans le journalisme.

Certainement j'admire bien le journalisme, j'admire sans doute, sa puissance, les dimensions qu'il a prises, son étendue ; en vérité, je l'admire, quand je le considère disposant de tant de forces, de tant de moyens, avec une armée immense à sa disposition ; se répandant partout et chaque jour et à tous les instants, sur tous les continents et jusque dans les îles les plus lointaines de l'océan ; mais je l'admire avec quelque restriction, car j'avoue qu'il me fait l'effet d'un géant immense, énorme, devant lequel on peut être tout rempli d'étonnement et d'admiration, mais qui a, en même temps, quelque chose de réellement inquiétant et effrayant.

Il est vrai qu'il n'y a pas un seul journal qui ne déclare qu'il n'abusera jamais de sa puissance ; qui ne proteste qu'il est animé des meilleures intentions ; il n'y en a pas un seul qui ne se donne pour agir, parler et procéder autrement qu'au nom des plus saints et des plus purs principes qu'il y ait au monde.

Tout journal assure toujours, comme dans son prospectus : qu'il ne paraît, *que pour faire le bien, et même qui plus est, pour faire mieux que les autres ; enfin il vient, dit-il, pour remplir une lacune et pour répondre à un besoin qui se faisait depuis longtemps et universellement sentir.*

Cette prétention est louable en soi ; car il n'y a rien à blâmer dans la juste émulation et le désir de faire mieux que les autres ; mais elle se rencontre même dans les livres les plus modestes ; ainsi chaque nouvelle grammaire qui paraît ne manque pas d'assurer dans sa préface, qu'elle est publiée pour répondre à un besoin réel et pour corriger toutes celles qui sont venues avant elle. Mais cette prétention des journaux, toute louable qu'elle soit, il faut savoir s'ils la remplissent et comment ils s'en acquittent, et il ne faut pas se fier à tous sur parole ; cela me semble assurément, un point capital. Ils paraissent dans le monde pour éclairer, pour instruire, en un mot, pour enseigner ; or c'est chose grave que d'enseigner le monde, et c'est aussi chose grave que de se confier à ceux qui enseignent.

Et d'abord pour enseigner, ont-ils vraiment reçu mission ; ou si l'on prétend qu'ils l'ont reçue, ne faut-il pas encore, au moins s'inquiéter de quelle manière ils l'accomplissent ?

Assurément on ne peut pas dire qu'il n'y a pas tant à s'inquiéter d'eux ; que leur influence est nulle et indifférente ; qu'on lit un journal en passant, sachant bien à quoi s'en tenir et sans lui donner beaucoup d'importance. Ah ! je ne dirai point cela ; je croirai plutôt que l'on peut juger un homme d'après le journal qu'il lit habituellement ; et je ne m'en étonne pas, parceque je sais que les idées sont toutes puissantes ; or voilà ce que l'on trouve dans un journal : des idées.

Si elles sont bonnes, elles éclairent la société, l'affermissent, la conservent, la sauvent ; si elles sont fausses, elles égarent la société, l'affaiblissent, la divisent, détruisent ses convictions et l'anéantissent ainsi, en la ruinant. Voilà quelle est la puissance des idées ; et l'influence du journalisme qui les propage, est selon l'esprit et les principes qui l'animent, *ou un baume qui sauve, ou un poison qui tue.*

Or d'après cela, pourra-t-on dire, qu'il n'y a rien à redouter dans le journalisme en général, et qu'on peut honnêtement et patriotiquement consacrer ses efforts à le répandre et le propager quel qu'il soit, et quelle que soit sa pensée? Ah! sans doute il faut prendre garde et ne pas agir là aveuglement et sans discernement, puisque l'influence des idées dont vit le journalisme, est si grande.

Mais, dira-t-on, il suffit d'être prévenus, à cet égard; un esprit sage et éclairé sait reconnaître ce qui est faux et ne s'en laisse pas atteindre, tandis qu'il sait profiter de ce qui est bon et utile.

Cependant, voici ce que dit un écrivain remarquable: *le plus grand malheur pour un peuple, ce n'est pas la guerre; car le commerce, l'industrie, le développement de la population peuvent réparer toutes les ruines et les pertes de la guerre; ce n'est pas non plus l'épidémie, ou la peste; après les plus terribles coups de ces fléaux, on a vu les nations se relever et poursuivre leurs destinées, aussi grandes qu'auparavant. Mais le plus grand malheur d'un peuple, c'est lorsqu'on attaque en lui les principes de la morale: c'est de voir saper en lui, ce qu'il y a de plus important et fondamental, c'est-à-dire, les grands principes de la religion et de la morale.*

Or, c'est là l'œuvre du mauvais journal et du journalisme, quand il n'agit que d'après de fausses idées et de mauvaises doctrines. Et est-il admissible que les esprits puissent si facilement reconnaître le mal et se prémunir contre lui?

La société des honnêtes gens se compose de deux classes; d'abord, ceux qui ne font pas le mal, parce qu'ils n'en ont pas même l'idée; parce qu'il ne leur vient pas même en pensée; parce qu'ils ne le connaissent pas. Et ensuite, ceux qui le connaissent sans doute, qui le rencontrent même dans leur cœur, mais qui le combattent.

Les premiers sont les gens innocents; les seconds sont les gens vertueux; or je puis supposer que tout cet auditoire ne se compose entièrement que de ces deux catégories.

Mais je vous le demande à vous-mêmes, est-ce donc un avantage pour un cœur honnête que cette lumière du mal? N'est-ce pas plutôt une déchéance que la révélation subite du mal avec ses souillures et ses hontes, sans parler de son poison et de sa funeste influence?

Et quant aux gens qui forcément ont vu le mal et l'ont connu, mais qui énergiquement le repoussent et le combattent, ceux-là même croient-ils donc qu'ils n'ont rien à craindre, à se laisser pénétrer de toute sa puissance, de ses illusions et de ses prestiges?

Quel est donc celui qui est assez sûr de lui-même pour se croire insensible à de telles atteintes, à un pareil contact; croit-il donc que son cœur est à l'abri de l'action dévorante du mal, et insensible, comme, dit-on, était devenu l'estomac de Mithridate, à toutes sortes de poisons?

Mais, dira-t-on encore, n'est-il pas bon de connaître le *pour* et le *contre* sur toutes sortes de questions? N'y a-t-il pas quelque utilité; n'y trouve-t-on pas plus de lumières; ne peut-on pas juger mieux, en plus pleine connaissance de cause?

C'est-à-dire ne peut-on pas chercher à faire de la lumière dans l'esprit avec des ténèbres, et y produire le jour au moyen et à l'aide de la nuit?

Je réponds que d'abord, en général, celui qui a lu le *contre* et s'en trouve convaincu, n'est guère tenté ensuite de lire le *pour*, et ainsi réciproquement.

Et que s'il avait le temps et la volonté de le faire,

ce qui ne peut arriver que rarement; et s'il pouvait mettre toujours un bon journal à côté d'un mauvais, il n'est pas sûr que l'on détruirait toujours l'effet de la première lecture; car l'effet du poison n'est pas toujours empêché par le contrepoison; il ne l'est même jamais entièrement, il en reste toujours quelque chose.

Enfin qui peut dire qu'on rencontrera précisément la réponse dont on a besoin et que le bon journal répondra directement aux difficultés que le mauvais journal a fait naître dans l'esprit?

Mais ce qui est certain c'est qu'il est bien des questions, et ce sont les plus importantes, auxquelles on ne peut toucher sans de très grandes recherches et sans de très grandes études; cela soit dit en passant, et sans vouloir porter atteinte à la considération dont jouit la liberté de la Presse.

(Nous regrettons bien de ne pouvoir rendre tout le talent d'expression de ce discours si intéressant et si remarquable. Nous regrettons aussi tout particulièrement de ne pouvoir mieux faire pour les paroles qui en ont été la péroraison; paroles graves, imposantes et qui ont fait véritablement dans tout l'auditoire une sensation profonde.)

Et maintenant, Messieurs, a dit le Rév. Père en terminant, permettez-moi de vous adresser une demande? c'est de prendre le *pledge* contre les mauvaises lectures; à la vue des ravages funestes des boissons enivrantes, cela a été une grande pensée et qui a sauvé le pays des plus grands malheurs, que d'établir ce *pledge*, qui a fait tant de bien et qui a prévenu tant de ruines autour de nous, ruines immenses, il faut le dire. Or ici, il s'agit d'un mal qui est peut-être plus funeste encore, qui peut avoir des conséquences plus terribles, qui peut vicier et détruire à jamais le principe de la vie et les plus belles espérances de l'avenir.

Faites donc pour les lectures ce que l'on a fait pour la boisson, au nom du patriotisme, soit pour votre propre bien, soit pour la nécessité rigoureuse du bon exemple.

Prenez donc ici le *pledge* contre les mauvaises lectures: abstenez-vous en pour votre bien et par crainte de scandale. Ne les laissez pas pénétrer, pas plus que la boisson au sein de vos demeures.

Repoussez-les, rejetez-les, afin qu'elles soient éloignées de ces âmes qui vous sont confiées et que vous voulez conserver, intègres et pures.

Craignez comme pour la boisson, l'exemple, l'entraînement et tout ce qui s'en suit, l'habitude et l'endurcissement.

Le Rév. Père a terminé en concluant par quelques mots qui ont encore été accueillis par un assentiment général, en souhaitant tout succès à la nouvelle salle de lecture.

(A Continuer.)

## DISCOURS

Sur l'Autorité dans l'Éducation, prononcé par le R. P. Gravouelle, S. J., à la Distribution des Prix du Collège Ste. Marie, le 12 Juillet 1859.

(Suite et fin.)

## II

Je ne dirai pas que l'amour est nécessaire à l'éducation; nécessaire à celui qui la fait et à celui qui la subit; au premier, pour la faire avec dévouement, avec

constance et persévérance ; au second, pour l'accepter volontiers, pour s'y prêter entièrement et agir avec ardeur sous la main qui le conduit. Je ne dirai pas que l'amour doit lier ces deux intelligences, qui communiquent au même foyer de lumière ; ces deux cœurs, qui vivent de la même chaleur ; ces deux êtres enfin qui se serrent de si près pour s'aider et se soutenir mutuellement. Développer toutes ces choses serait inutile ; tous ceux qui m'écoutent, parents, maîtres et enfants, tous les comprennent, tous les sentent.

Tendres mères, vous savez bien que si ce n'était l'amour, vous auriez bien des fois renoncé à élever cet enfant qui semblait si peu correspondre à vos soins. C'était l'amour qui vous tenait éveillée auprès de son berceau pour essuyer ses larmes ; l'amour qui vous inspirait les leçons de vertu et de piété dont vous entouriez son enfance ; l'amour qui vous força d'être cruelles envers vous-mêmes, de vous séparer de lui pour le laisser en des mains que vous ne connaissiez pas ; c'est l'amour encore qui vous amène ici aujourd'hui, pour le reprendre et le reconduire triomphant à son père. Vous pourriez nous dire, vous, ce qu'il faut d'amour pour faire une pareille œuvre ; et c'est parce que vous en savez la nécessité que votre première préoccupation est de savoir si nous, qui devons tenir votre place auprès de ces chers enfants, si nous les aimons. Je ne répondrai pas ici à cette légitime inquiétude de vos cœurs ; j'espère que nos œuvres, ce que vous trouverez dans vos enfants, vous le diront assez. Mais ce que je puis vous dire, c'est que si nous étions assez malheureux pour ne pas aimer vos enfants, nous serions incapables de travailler à leur éducation ; ce que je puis dire encore à tous ceux qui veulent prendre part à ce travail, c'est que s'ils n'aiment pas les enfants, ils doivent se retirer, ils n'y sont pas appelés ; ce que je puis dire enfin c'est que si vos enfants ne nous aiment pas, ils ne peuvent recevoir de nous le grand bienfait de l'éducation. Car si l'amour est nécessaire au maître, il l'est aussi à l'objet de ses soins. Or cet amour réciproque est incompatible avec une éducation d'où l'autorité est absente, où l'autorité n'agit pas, ne se fait pas sentir. L'amour en effet exige du maître l'exercice de l'autorité, et il ne se développe dans l'enfant que sous l'empire de cette même autorité.

L'amour dans l'éducation exige impérieusement l'exercice de l'autorité ! Cette assertion ne paraîtrait-elle pas étrange à certains esprits ? Ne semble-t-il pas que l'amour d'un père, d'une mère ou d'un maître pour un enfant doive lui épargner tout ce qui peut lui être pénible, lui accorder tout ce qui peut lui plaire, ne jamais contrarier le moindre de ses désirs ; que toujours attentif à ne pas froisser ce cœur si délicat, il ne puisse avoir d'autres soins que de se soumettre, de se dépenser lui-même, pour en éloigner la gêne et la contrainte ; qu'il ne puisse être satisfait enfin que lorsqu'il verra l'enfant toujours content, toujours riant, au sein d'une abondance où aucune joie ne lui fait défaut ; mais pour accomplir les exigences d'un pareil amour, le maître n'a plus à commander, mais à obéir ; il n'a que faire d'autorité, il ne lui faut plus qu'un dévouement sans bornes.

Je l'avoue, si l'amour n'imposait d'autre obligation que celle de plaire à ce que l'on aime, il n'aurait rien à réclamer de l'autorité dans la grande œuvre de l'éducation ; ou plutôt tous ses soins devraient tendre à en modérer l'exercice, à la contrebalancer, à la faire même disparaître : les prescriptions de l'autorité n'apportent de joies sensibles à personne et encore moins à l'enfant ; le plus souvent elles froissent péniblement la

volonté à laquelle elles s'adressent. Mais ces joies, ces biens que désire la nature déchuë de l'homme, sont-ils les biens, les joies que l'éducation doit procurer à l'enfant ? Ces maux que cette même nature repousse, sont-ils les maux qu'elle doit lui épargner. Nous l'avons vu tout-à-l'heure, et nous le savions déjà, les biens que l'éducation apporte ne sont point de l'ordre de ceux qui flattent les sens, ni les maux qu'elle éloigne, de ceux que les sens regardent comme tels. Nous l'avons vu aussi, l'éducation ne peut procurer ces biens, éloigner ces maux sans l'exercice de l'autorité. Donc l'amour, mais l'amour véritable, l'amour qui tend à améliorer ce que l'on aime, exige dans l'éducation l'exercice de l'autorité ; et c'est cet amour sincère et véritable qui inspire au maître fidèle, que ce maître soit la mère ou le père, ou un maître quelconque, toute la fermeté dont il use envers l'objet de ses soins.

C'est l'amour qui, arrachant cette femme devenue mère, aux préoccupations du monde et aux joies qu'elle y goûtait, la retient désormais sous le toit qui abrite tout ce qu'elle aime, pour nourrir elle-même, pour élever de ses propres mains l'enfant de ses douleurs ; elle sait qu'aucune main que la sienne ne serait ni assez douce ni assez forte pour réprimer les premières étincelles qui se montrent dès le bas âge.

C'est l'amour qui, lorsque l'enfant a grandi, tient les yeux de cette mère toujours ouverts sur toutes ses démarches ; qui lui met sur les lèvres ces paroles de tendres reproches, ces menaces, si la faute se représente ; et lorsque les reproches et les menaces n'auront plus d'effet, ce sera encore l'amour qui armera son bras, qui dirigera ses coups. Il serait moins pénible pour elle d'abandonner cet enfant aux mains d'une femme étrangère, pour assister aux fêtes brillantes auxquelles ses anciennes amies la convient ; moins pénible de le laisser suivre ses caprices sans reproches, ni menaces ; son cœur, s'il était indifférent pour lui, souffrirait peu ou point de ses fautes, beaucoup moins qu'il ne souffre, lorsqu'elle se voit obligée de sévir contre lui. Mais elle sait que, si elle le confiait à des mains étrangères, ces mains le perdrait peut-être en le caressant ; qu'en lui épargnant à cet âge la réprimande et la correction, elles lui prépareraient pour l'avenir des jours bien mauvais, des larmes bien amères, et voilà pourquoi son amour la soumet à tous les sacrifices, même à celui de verser des larmes, après avoir fait couler celles de son enfant.

Et cet homme, dont la vie s'écoule au milieu des occupations les plus sérieuses, qui l'arrache tous les jours, quelques heures, aux préoccupations de ses affaires, aux tourbillons de la politique, souvent même aux intérêts de son pays, pour venir, roi pacifique, commander à des enfants, se faire obéir par eux ? Qui lui met au front l'éclat de la royauté, et dans le regard cette expression de paternelle majesté ? Il ne s'agit que de commander à de faibles enfants ? Oui ; mais, ces enfants, il les aime ; ils sont ses enfants ; et il sait que pour devenir des hommes ils doivent commencer par obéir ; et c'est parce qu'il veut en faire des hommes, d'autres lui-même, qu'il les forme si soigneusement à l'obéissance ; c'est parce qu'il les aime, qu'il regarde comme un devoir d'exercer sur eux sa paternelle autorité. Pour lui aussi, il serait plus agréable de ne s'occuper que d'affaires sérieuses, de rester dans la sphère élevée où il vit d'ordinaire ; plus agréable que de venir s'occuper des progrès ou des fautes d'un enfant de douze ans. Mais l'amour pour ses enfants est plus fort que tous les autres amours ; pour lui science, honneur et fortune ne sont rien au prix

des biens que son autorité procure à ses enfants.

Ce même amour de votre mère, de votre père, vous suit; Mes enfants, lorsque, pour continuer votre éducation, vous quittez leur main tutélaire; cet amour vous suit, non seulement de ses regrets et de ses larmes; non-seulement de sa tendresse qui veille avec un si grand soin à ce que rien ne vous manque; mais il vous suivra encore avec son autorité et sa force; il en donnera une partie à ceux qu'il établit près de vous à sa place; mais il ne se retirera pas; il gardera l'autre pour soutenir l'autorité de votre maître, pour sanctionner ses réprimandes et ses corrections, pour ajouter à ses éloges et à ses récompenses le poids si doux et si fort de sa propre satisfaction. Que ne laisse-t-il aux mains éclairées qu'il a choisies, tout le soin de vous diriger? Que ne jouit-il en paix du repos que votre éloignement lui donne? Pourquoi employer un temps précieux à s'occuper de vous, à parcourir les rapports que chaque mois il reçoit de votre conduite et de votre travail; pourquoi surtout ferme-t-il l'oreille à vos petites plaintes? Pourquoi ajouter encore à la peine que votre maître vous cause le chagrin de la réprimande paternelle? Ah! Mes enfants, c'est que ce père, que cette mère savent que la seule autorité du maître ne suffit pas pour votre développement intellectuel et moral, que la division, l'opposition surtout de ces deux autorités détruirait l'œuvre à laquelle ils ont sacrifié leur vie; et c'est parcequ'ils vous aiment, qu'ils continuent à exercer sur vous leur bienfaisante autorité. Votre intelligence illuminée, votre cœur échauffé par la lumière et la chaleur de ces deux foyers réunis, vont grandir, se développer dans la droiture et la force; vous deviendrez des hommes tels que l'amour de votre père, de votre mère les a souvent rêvés, des hommes faits dans toute l'étendue de ce mot; et vous le devrez à l'autorité que cet amour a exercée sur vous.

Et les maîtres de la jeunesse, qui donc les inspire dans l'exercice, si pénible quelquefois, de l'autorité sur les enfants? Qui leur donne le courage d'entreprendre et de poursuivre cette lutte avec une volonté qui a horreur du travail, avec un cœur qui répugne à se faire violence; lutte qui se renouvelle tous les jours, où la victoire, qui souvent reste à ceux qu'ils veulent dompter, ne paraît jamais complète pour eux; lutte dont la gloire et la récompense sont nulles sur cette terre? Qui les soutient, qui les inspire dans ce travail pénible et obscur, ces hommes auxquels la science et le savoir ouvrent le chemin de la gloire et de la réputation? Ces prêtres auxquels le caractère divin dont ils sont revêtus, donne autorité sur les rois et les empereurs, selon la parole du grand Constantin; qui les fait descendre dans l'arène avec un enfant de 15 ans, pour livrer des combats où plus d'une fois leur autorité sera obligée de céder? Ces saints accoutumés au commerce le plus intime avec leur Dieu, qui avaient reçu de lui, quelquefois, le pouvoir de commander à la nature, un St. Jean François Régis, un bienheureux Bobola, qui les arrachait à leurs douces contemplations, pour venir exiger d'un enfant un travail puéril en apparence, des déclinaisons et des conjugaisons?

Mes enfants, sachez-le bien et croyez-le, du moins sur le témoignage de votre père, de votre mère, si le nôtre vous paraissait suspect. C'est que ces hommes, c'est que ces prêtres, c'est que ces saints aiment les enfants que leur Dieu a tant aimés, les enfants qui sont l'espérance de la famille, l'espérance de la patrie. S'ils vous aimaient moins, ils n'exigeraient rien ou fort peu de chose de vous, ils vous laisseraient à vos propres désirs, à vos caprices; par là ils s'épar-

gneraient bien des peines, ils goûteraient en paix les fruits de la science, les doux loisirs de la vertu; et l'enfant végéterait dans l'ignorance et la corruption qu'enfant la paresse; et tout le fruit qu'il retirerait de son éducation serait la ruine de ses nobles sentiments; le développement de toutes les mauvaises passions.

A quelque degré donc, sous quelque forme que nous regardions l'éducation, entre les bras de la mère, sous le toit paternel, au collège et au pensionnat, partout où elle se fait avec amour, mais avec un amour véritable et digne de ce nom, elle se fait avec et par l'autorité; l'amour bien loin d'en contrarier l'exercice, l'exige et le soutient comme le moyen le plus puissant, le moyen unique qu'il ait de parvenir aux nobles fins qu'il se propose. L'amour et l'autorité sont si étroitement unis que l'un ne peut se rencontrer sans l'autre; que si l'une est absente, l'autre manquera nécessairement. Une éducation faite sans amour sera une éducation faite sans autorité; et une éducation faite sans autorité sera nécessairement une éducation faite sans amour. Et si je rencontrais quelque part une famille, un collège, un pensionnat où l'autorité du père et de la mère, l'autorité du maître ne se fit ni respecter, ni sentir, où elle ne s'imposât pas, où les enfants, libres dans leurs jeux et dans leurs études réglassent eux-mêmes leur repos et leurs travaux, où ces petits rois de 15 ans n'eussent qu'à commander pour être obéis, je dirais sans crainte de me tromper: dans cette famille, dans ce collège, dans ce pensionnat, on n'aime pas les enfants qu'on élève.

Dieu nous garde de cet affaïssement de l'autorité dans l'éducation, qui serait le symptôme d'un mal plus à craindre que tous les autres; l'altération de l'amour des enfants dans le cœur des parents, et qui par une réaction nécessaire produirait un autre mal aussi terrible que le premier; l'altération de l'amour des parents dans le cœur des enfants. Tant que ces deux amours resteront à une société, purs et intacts, elle pourra espérer encore pour l'avenir, quelque triste passé qu'elle ait parcouru; mais aussi s'ils venaient à s'altérer sensiblement, s'ils disparaissaient de son sein, la vie se retirerait d'elle, elle mourrait frappée au cœur.

Or tel serait le triste effet d'une éducation faite sans autorité: tandis qu'elle indiquerait l'absence de l'amour dans le cœur qui la fait, elle l'altérerait, elle le détruirait même dans le cœur de celui qui en est l'objet.

Rien de plus contradictoire en apparence que l'absence de l'amour dans un enfant que l'on gâte à force de le ménager, j'allais dire à force de l'aimer, (tant ici les termes sont vagues); rien de plus contraire aux espérances des parents et des maîtres trop indulgents, de plus contraire même à ce qui semble se voir tous les jours. Quoi de plus doux, de plus aimable, de plus caressant que ces sortes d'enfants? Tendres mères, ne vous y trompez pas; les caresses ne sont pas de l'amour; elles peuvent être inspirées par un sentiment tout opposé. Pour moi ces démonstrations ne me convaincront jamais, et je dirai encore que cet enfant élevé par un amour faible et sans autorité, si gentil et si bel enfant qu'il soit, n'aime pas ceux qui l'élèvent. Non, cet enfant ne les aime pas, parcequ'il sent qu'il n'en est pas sérieusement aimé, ne recevant pas d'eux le bienfait d'un développement véritable, la perfection à laquelle toutes les forces de sa nature aspirent et qu'eux seuls peuvent lui donner.

Il ne les aime pas, parcequ'il ne les respecte pas et que le respect est le fondement nécessaire de l'amour filial, comme l'estime est la base de tout

amour digne de ce nom. Et comment les respecterait-il, eux, qu'il voit s'abaisser au-dessous de lui et que la nature cependant et Dieu ont établis ses maîtres ? Si je ne craignais pas d'attrister quelques cœurs généreux par ce mot terrible, je dirais même qu'un jour, l'enfant ainsi élevé méprisera, oui, qu'il méprisera ses maîtres, fussent-ils son père ou sa mère, ils les méprisera, comme on méprise un roi qui n'ayant pas la force d'exercer la royauté, descend volontairement de son trône, dépose un sceptre qu'il ne peut plus tenir et laisse tomber un couronne trop lourde pour son front.

D'ailleurs dans le cœur de cet enfant il n'y a plus de place pour aucun amour véritable ; il est tout occupé, absorbé par un amour qui en ferme l'entrée à tout autre, par l'amour de lui-même. Accoutumé à voir toutes ses paroles révérees, admirées, ses plus petits désirs accomplis avec empressement, il a dû finir par se croire digne du respect universel, fait pour commander sans rivalité et sans résistance. L'égoïsme, ce mal qu'on n'ose pas nommer, a envahi son âme ; ne lui demandez plus aucun amour noble et généreux, pas même l'amour pour ses parents. S'il n'aime pas ses parents, qui aimera-t-il ? Aimera-t-il ses frères, ses sœurs, aimera-t-il ses maîtres ? Aimera-t-il son pays ? Aimera-t-il sa religion ? Aimera-t-il son Dieu ? Non ! il s'aimera lui, et n'aimera que lui. Mais n'avançons pas plus loin dans ces tristes détails, et tournons plutôt nos regards sur l'enfant en qui une éducation forte et énergique a développé les nobles sentiments.

Vous le reconnaîtrez facilement aux impressions qui se peignent sur ses traits ; son regard, lorsqu'il se porte sur son père, sur sa mère, est tendre mais respectueux ; son front porte le reflet d'une joie que tempère la vénération ; ses lèvres doucement entr'ouvertes semblent vous dire qu'il vous révère autant qu'il vous aime ; tout son extérieur annonce un enfant accoutumé à obéir, mais à obéir avec amour comme on lui commande. Enfant béni du ciel, il a eu le bonheur de rencontrer un père, une mère en qui la tendresse ne nuisait pas à l'amour et dont l'amour soutenait la fermeté. Lui, il aime son père, il aime sa mère et il les aime comme il en est aimé, d'un amour tendre sans doute, mais d'un amour fort surtout, d'un amour généreux.

Semblable à cette faible étincelle, qui, d'abord cachée sous la cendre, paraissait sans activité et sans vie, mais qui, à peine est-elle remuée par une main vigilante, brille du plus pur éclat, communique bientôt ses ardeurs à tout ce qui l'approche, et produit même au sein des forêts un immense incendie dont la lumière se projette au loin sur les montagnes et les plaines ; l'amour au cœur de l'enfant, d'abord enfoui dans les profondeurs de l'enveloppe matérielle, éveillé par les caresses d'une mère attentive, inspiré par le sentiment du besoin et de la faiblesse, l'amour de l'enfant se purifie peu à peu au contact du dévouement ; alimenté chaque jour, à chaque heure, par de nouveaux bienfaits, il devient un feu brûlant, qui pénètre tout son être, qui y consume toutes les mauvaises herbes nuisibles à la culture. Bien différent toutefois de l'élément destructeur, que la main qui l'a allumé ne peut ni dominer ni diriger ; dans le cœur du jeune homme élevé avec fermeté, l'amour reste sous la main qui l'a excité, qui l'entretient ; cette main le domine et le dirige à son gré. Au jour terrible où le vent des passions déchainées agitera ses flammes pour les jeter sur des objets qu'il doit respecter ; cette main prudente et ferme le modérera, le mettra sous l'abri tutélaire

du foyer paternel ; et, comme il lui faut un aliment, elle-même lui fournira ceux qui ne peuvent que le rendre plus pur et plus fort. L'étude, les sciences, les arts, la famille, l'auguste Marie, le cœur divin de Jésus, Dieu, viendront tour-à-tour entretenir et purifier cette flamme sacrée. Enfin lorsque sera venue l'heure des devoirs sérieux, la main ferme qui l'a retenu jusque-là, pourra sans crainte l'abandonner à lui-même ; il sera capable alors d'échauffer, d'illuminer le monde ; il n'usera de sa liberté que pour étendre autour de lui la force vivifiante qu'il aura puisée à une source toute divine, au cœur de son père et de sa mère, au cœur de son maître. Qu'il sera puissant contre le mal, puissant pour le bien, l'homme ainsi formé par une autorité douce et suave, par un amour ferme, par une éducation où l'amour aura dirigé l'autorité, où l'autorité aura été mise au service de l'amour.

Vous serez de ces hommes, mes enfants, si nous, vos maîtres, nous ne trompons pas la confiance de vos chers parents. En vous remettant entre nos mains, ils ont eu foi en notre respect pour l'autorité, foi au culte spécial que les enfants de Loyola ont voué à l'obéissance. Ils nous ont demandé que nous fissions passer dans vos âmes quelque chose de ce respect et de cet amour ; que par une autorité ferme mais douce, semblable à celle dont ils entourèrent votre enfance, nous cultivassions vos corps et vos âmes, votre santé, votre cœur et votre intelligence. Puisse nous n'avoir pas failli à notre glorieuse mission, n'avoir pas faibli dans la lutte ; vous avoir aimés assez pour nous résoudre à vous conduire par l'autorité, dût-elle parfois vous paraître un peu sévère ! Puissent vos pères et vos mères, en vous embrassant, reconnaître sur vos traits, ceux qu'ils y avaient si religieusement cultivés, le respect et l'amour pour eux ! Leur cœur sera deux fois heureux, heureux de retrouver leur fils, heureux de le retrouver grandi pour le corps et pour l'âme, pour la science et pour l'amour.

Et avec le cœur de vos pères et de vos mères, un autre cœur qui vous est cher aussi, celui de la patrie, se réjouira. La patrie se réjouira ! parcequ'elle verra en vous les dignes descendants de ces héros, qui, à force de courage et d'énergie, sont parvenus à dompter les hommes et les éléments ; des hommes capables de continuer l'œuvre de leurs pères, de maintenir le Canada au niveau qu'il occupe sur le territoire américain ; capable d'y faire fleurir les arts et les sciences ; capables surtout, de faire respecter en tout et toujours, le titre de pays catholique, qui est la plus belle gloire de ce pays.

Allez, portez ces joies et ces espérances au cœur de votre père, de votre mère, au cœur de la patrie, et que les palmes qui vont être distribuées aux vainqueurs, annoncent à tous les victoires qu'ils remporteront un jour dans des combats plus sérieux.

#### Une Profession Religieuse à la Congrégation de Notre-Dame.

Une des plaies les plus funestes qui alligent l'humanité, c'est assurément l'ignorance. Rentrez au dedans de vous-même ; ne sentez-vous pas les ténèbres qui vous envahissent de toutes parts ! Ce n'est que par des efforts constants que vous parvenez à les dissiper un peu ; et, dès que ces efforts ont cessé, voyez-les vous s'accroître de nouveau autour de vous. Notre berceau et notre tombe sont également couverts d'un nuage épais.

Voilà pour l'homme d'intelligence et d'étude. Que sont donc les autres hommes ? Qu'est-ce, surtout, que cette foule immense continuellement occupée des travaux corporels qui lui laissent à peine le temps de réfléchir ?

Il est donc digne de toute notre reconnaissance l'homme de bien qui travaille avec zèle à déchirer le bandeau abaissé sur nos yeux ! Elle est donc digne de tout notre respect et de toute notre admiration, la femme vertueuse qui se dévoue à l'éducation de l'enfance, surtout si pour remplir sa mission, elle abandonne ses biens, son pays, sa famille ; si elle s'abandonne elle-même et sacrifie sa liberté, ne demandant, en retour de ses services, aux enfants qu'elle va former, que la docilité, l'obéissance et l'amour !

Ces réflexions que nous avions eues quelque part, nous revenaient à l'esprit pendant la cérémonie qui eut lieu le huit de ce mois, dans la chapelle de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal.

Cette fête, une des plus belles qui ait jamais eu lieu à la Congrégation, comptait vingt-neuf religieuses, se dévotant, aux pieds des autels, au ministère pénible de l'éducation des enfants.

La chapelle était occupée toute entière par les religieuses et les Elèves du Pensionnat de la ville. Les tribunes, réservées aux parents, étaient trop étroites pour la foule qui s'y pressait, avide de jouir d'un si touchant spectacle. Un clergé nombreux de la ville et des diocèses voisins remplissait le chœur. Le Révérend Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, présidait à la cérémonie. Jamais peut-être Montréal et le Canada tout entier n'avaient vu une fête plus consolante, où l'on compta tant de jeunes vierges se consacrant au Seigneur. C'est une bénédiction pour notre beau pays de voir les vocations religieuses croître et se multiplier ; d'y voir la religion prospérer et fleurir, à mesure que l'industrie, les arts et les sciences y progressent. C'est un signe nullement équivoque de la grandeur morale de notre peuple et une source d'espérances pour la famille, la société et l'Eglise.

Pour qui n'a pas assisté à ces fêtes saintes, il est difficile de s'en faire une idée exacte : nous croyons donc intéresser nos lecteurs, en leur racontant par quelle suite d'épreuves et de cérémonies pieuses se forme la parfaite religieuse ; beaucoup sans doute sont initiés à tous ces mystères du couvent, mais d'autres seront heureux de rencontrer ici, des récits qu'ils n'ont pas le temps de chercher ailleurs.

On monte au sommet de la vie religieuse comme par trois degrés ; le premier, est celui des *Postulantes* ; le second, celui des *Novices* ; le troisième, celui des *Professes*. La jeune fille qu'étraiant les dangers du monde, a-t-elle résolu de s'en séparer, elle va frapper à la porte d'un de ces monastères, où la paix règne, parmi les troubles du siècle, comme la fraîcheur dans l'oasis, au milieu des sables brûlants du désert.

Une vénérable et sainte religieuse, que l'on appelle la *Révérènde Mère*, accompagnée de ses assistantes, lui ouvre la porte et l'accueille avec joie, le sourire sur les lèvres, la sérénité sur le front, lui promettant toute la tendresse de la mère dont elle a abandonné le toit. Elle la conduit bientôt au pied des degrés du Sanctuaire, et le Ministre de Dieu, que les religieuses appellent leur Père, entonne un hymne en l'honneur de l'Esprit Saint. Le chœur entier des religieuses accourues à ce spectacle, poursuit le cantique sacré.

Que vient donc faire dans cette retraite cette en-

fant de seize ans, alors que le monde lui sourit et s'empresse autour d'elle ? Pourquoi a-t-elle jeté derrière elle les vanités du siècle ? Pourquoi déjà a-t-elle revêtu la couleur violette en signe de pénitence ? Pourquoi est-elle là, à genoux sur le pavé du temple, un cierge à la main ? Elle prie, elle s'adresse au Dieu des lumières ; que demande-t-elle ?

Ce qu'elle demande, c'est que l'Esprit des sept Dons divins vienne visiter son âme, qu'il la remplisse de la grâce surnaturelle ; (car rien en cette vie ne se fait bien sans la grâce de Dieu.) Elle demande à cette source vivante de feu et de charité, la lumière, la sagesse et la prudence de l'esprit ; l'amour pour le cœur, et pour la volonté la force contre les faiblesses de la nature.

Elle demande à l'Esprit Saint de repousser bien loin d'elle l'esprit du mal et ses mauvaises inspirations, afin qu'elle ne se laisse aller ni à l'illusion ni à l'erreur, et qu'elle ne se trompe point sur la voie qu'elle doit suivre.

Elle demande la paix qui se trouve partout où se fait la volonté de Dieu : l'homme ne trouve de repos que dans l'accomplissement de sa fin, et sa fin avant tout est de faire la volonté de son créateur ; *mon Dieu que votre volonté soit faite*. C'est la demande que le Sauveur a mise sur nos lèvres.

Elle demande enfin la docilité pour suivre fidèlement la voie qui lui sera montrée, ainsi que le jeune Tobie suivait les traces de l'Ange Raphaël, et de connaître partout où la Providence la voudra, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Toute la science du chrétien est là : qui la possède en sait plus que tous les savants de la terre.

Et quand elle a tout demandé, le Ministre du Seigneur appelle encore une fois sur cette enfant, l'Esprit vivificateur qui a renouvelé la face de la terre : puis elle se retire et va se confondre dans la foule des jeunes novices. Elle passera une année entière dans le silence, dans la prière et la méditation, demandant au Souverain arbitre de nos destinées de lui faire connaître sa volonté.

L'année expirée, elle doit faire son choix ; si Dieu ne l'appelle pas à la vie religieuse, elle rentre dans le monde. Ici, je vois sourire quelques hommes légers ; pourquoi, je l'ignore ! Bien loin d'être l'objet de leur pitié, cette vierge devrait être l'objet de leur respect et de leur admiration, pour le courage avec lequel elle a offert à Dieu son sacrifice. Dieu ne l'a point acceptée, ses desseins sur elle n'en sont pas moins grands : il la renvoie au monde, meilleure qu'elle n'en était sortie. Car on ne vit pas des années entières dans la familiarité de Dieu sans devenir plus saint, et il la renvoie pour être, par ses exemples de vertu, le sel de la terre et empêcher que les hommes du siècle ne se corrompent trop rapidement.

Ce n'est pas sans regret qu'elle quitte la maison qui l'avait reçue ; elle pleure, parce qu'elle sait qu'elle perd beaucoup. Qu'elle se console cependant, Dieu compte ses larmes, et le bien peut se faire partout où la volonté divine nous place.

Si au contraire, le Seigneur, fait entendre à la jeune Postulante ces douces paroles : *Ecoutez, ma fille, et voyez ; oubliez votre peuple et la maison de votre père, car le Roi est jaloux de la beauté de votre âme ;* elle se présente une seconde fois pour demander au Pontife, ou au Prêtre qu'il députe à sa place, le saint habit de la Religion.

Ce jour elle reprend les parures mondaines pour en considérer une dernière fois la vanité et le faux éclat. Elle s'avance jusque dans le sanctuaire et reçoit un

cierge béni, surmonté d'une couronne de roses. Ce cierge lui donne d'éloquentes leçons; sa lumière lui rappelle qu'elle doit tout considérer des yeux de la foi, et marcher à la clarté des vérités évangéliques; sa chaleur, que son cœur doit brûler de charité pour Dieu et le prochain; et en se dirigeant vers le ciel, il lui apprend que ses espérances ne sont plus ici-bas. La couronne est la figure des joies éphémères de la terre qui ne vivent que l'espace d'un matin; elle lui rappelle aussi cette couronne de roses immortelles qui sera la récompense de la vie de foi, d'espérance et de charité qu'elle aura menée sur la terre et du sacrifice qu'elle va faire.

Le Prêtre descend ensuite au pied de l'autel et commence l'auguste sacrifice de la Messe par ces paroles du Prophète qui ont, en ce jour, une si belle application : *Pentrerai jusqu'à l'autel du Seigneur, jusqu'auprès du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Le moment de la communion approche, et la jeune vierge s'avance pour recevoir son Dieu. Je n'ose dire ce qui se passe en son âme. Demandez aux anges témoins de son bonheur, quelles sont ses pensées, quels sont ses désirs, quelle est son extase!!!

Le redoutable sacrifice s'achève. Elle revient s'agenouiller sur les degrés de l'autel et le Prêtre, revêtu des ornements sacrés, lui adresse ces paroles : *Ma fille, que demandez-vous?*

Et la vierge répond :

Je demande le saint habit de la religion.

—Est-ce de plein gré que vous faites cette demande?

—Oui, mon Père, répond-elle.

Il fallait cette réponse, car quoiqu'en dise l'impie, l'Eglise a des enfants, mais elle n'a point d'esclaves; la religion a des servantes dévouées, elle n'a point de victimes; ou si elle en a, elle n'a que des victimes volontaires. Dieu n'est pas un tyran, il veut que nous l'appellions NOTRE PÈRE; il nous demande des sacrifices, mais il ne veut que des holocaustes volontaires.

Une troisième demande est encore faite à la Postulante par le Ministre de Dieu.—Voulez-vous persévérer toute la vie dans la voie que vous embrassez?

Et elle répond: Je l'espère avec l'assistance de Dieu.

Est-il rien de touchant comme ce dialogue entre le représentant de Dieu et la Postulante. Le Prêtre ne parle point en son propre nom; et dans sa personne, c'est Dieu qui descend vers l'œuvre de ses mains, qui lui parle, l'interroge, et respecte sa liberté, au point de ne vouloir pas accepter son sacrifice, s'il n'est pas volontaire.

Voilà ce que l'on a appelé de l'oppression. Si toutes les unions de la terre étaient aussi libres que ce contrat céleste, il n'y aurait pas tant de cœurs en proie aux tortures, ni tant de familles malheureuses!

Après ce dialogue, vient la bénédiction des habits dont la nouvelle religieuse doit se revêtir. Le Prêtre appelle sur eux les grâces célestes afin qu'ils lui soient un ornement de modestie et de sainteté. Alors, comme les Hébreux sortant d'Egypte, la nouvelle épouse de Jésus-Christ s'en va quitter les livrés du siècle pour revêtir le linceul de mort qu'elle emportera au tombeau.

Deux chœurs entonnent le psalme que chantaient Israël au sortir de la terre de captivité :

“Lorsqu'Israël sortit de l'Egypte et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare;

“Dieu consacra le peuple Juif à son service et il établit son empire dans Israël.

“Ce n'est point à nous, ce n'est point à nous, Seigneurs, qu'on doit revenir la gloire, mais à votre saint nom.

“Votre miséricorde et votre vérité ont brillé, de crainte que les nations ne disent où est leur Dieu?

“Notre Dieu est au ciel et il fait tout ce qu'il veut.

“La maison d'Israël a espéré dans le Seigneur; il est leur soutien et leur protecteur;

“Il a béni tous ceux qui le craignent, les petits et les grands.

“Et nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur, dès maintenant et dans tous les siècles.”

Cependant la nouvelle élue reparait; elle porte la bure noire, l'insigne de la mort. Elle a tout changé jusqu'au nom que lui avait donné sa mère; elle rentre dans le sanctuaire, s'agenouille près de l'autel. La parole grave du sacrificeur lui rappelle les nouvelles obligations qu'elle a contractées et lui donne sa bénédiction; elle se retire pour s'exercer dans la pratique des vertus religieuses. Encore une année d'épreuves et le sacrifice sera consommé.

L'année s'écoule dans les mêmes exercices que la précédente; mais la novice est plus tranquille et sans inquiétudes. Sa vocation est décidée, la volonté de Dieu est connue; aussi vit-elle pleine de confiance dans la sainte providence! Elle est libre encore de retourner dans le monde, cependant elle ne jouit de sa liberté que pour en renouveler sans cesse le sacrifice; chaque jour elle aspire après le moment où il lui sera donné de le consommer sans retour. Cette année est la plus belle de ses années; toute sa vie de religieuse elle vivra des souvenirs de son noviciat; et comme les impressions de l'enfance sont les plus durables; les sentiments de son enfance religieuse seront toujours les plus riches dans la mémoire de son cœur.

Enfin, le jour tant désiré arrive, et pour la troisième fois, la novice vient s'agenouiller sur les degrés de l'autel, en chantant ces paroles qui expriment les ardeurs de son âme :

“Qu'ils sont aimés vos tabernacles, Dieu des vertus!

“Mon âme les désire, elle tombe en défaillance.

“Comme le passereau trouve une maison et la tourterelle un nid pour y reposer leurs petits;

“Ainsi vos autels, Dieu des vertus! seront le lieu de mon repos.

“Un jour dans vos tabernacles en vaut mille.

“Vous ne priveriez pas de bien ceux qui marchent dans l'innocence.

“Seigneur Dieu des vertus! bienheureux l'homme qui espère en vous!”

—Ma fille, que demandez-vous? lui dit le ministre sacré en voyant approcher la novice.

Et elle de répondre :

—Je demande d'être admise à la profession des vœux religieux.

—Connaissez-vous les obligations qu'ils imposent?

—J'en suis parfaitement instruite et je désire m'en bien acquitter.

Dès-lors plus de raison de tarder davantage. L'hostie est prête, le sacrifice s'accomplit. La novice prononce les trois vœux solennels par lesquels elle se dépouille de ses biens, et se donne corps et âme au Seigneur, jurant de n'avoir pendant toute l'éternité que Dieu seul pour son partage. Les Anges qui l'entendent, applaudissent au ciel, et font retentir les parvis sacrés de leurs célestes louanges. Le don est irrévocable, le monde n'existe plus pour elle, elle n'y peut plus penser. C'est à ce moment que le consacrateur dépose sur sa tête le voile béni qui doit lui en dérober la vue, afin qu'elle n'en soit plus distraite, et que ses yeux toujours fixés au Ciel, ne cherchent pas ailleurs d'autres espérances, que celles promises aux vierges sages et fidèles.

La vie qu'elle va mener est une vie de renoncement et de sacrifices incessants. Obligée de vivre sur une terre de corruption, elle y doit mener la vie des anges ; il lui faut du courage et de la force, car l'ennemi comme un lion furieux rode autour d'elle cherchant à la dévorer ; mais confiance, fille du Ciel, votre Divin Époux ne vous laissera pas sans défense ; voilà qu'il vous retient par les mains de son ministre la croix du salut ; vous la porterez sur votre poitrine et elle sera votre cuirasse et votre bouclier ; par ce signe vous vaincrez le monde et l'enfer ; vous vous vaincrez vous-même. C'est un bouquet de myrrhe qui vous préservera de la corruption du siècle. Voilà votre consolation dans vos peines, votre appui dans vos embarras, votre espérance tous les jours de votre vie. Ayez confiance, par ce signe vous vaincrez.

C'est-là, chers lecteurs, une rapide esquisse de ce qui s'est passé sous nos yeux, ce matin ; nous avons voulu partager avec vous la joie que nous avons goûtée à la vue de ce spectacle si consolant pour l'Eglise et la Société. Que d'espérances il y a dans ces vingt-neuf sœurs qui viennent de se consacrer à Dieu ! Le ciel s'en réjouit, la terre en bénit le seigneur, et l'enfer en frémit de rage.

Peut-être seriez vous curieux de connaître les noms de ces victimes de la charité, les voici :

Six d'entr'elles se présentèrent comme postulantes :

Dix-sept autres prirent l'habit religieux :

Sr. Gingras, (Sr. St. Magloire ; ) Sr. Boutin, (Sr. St. Damase ; ) Sr. Chabot, (Sr. St. Ferdinand ; ) Sr. Purcell, (Sr. Ste. Béatrice ; ) Sr. Bourret, (Sr. Ste. Marie de Jésus ; ) Sr. Malbœuf, (Sr. St. Joseph d'Arimathie ; ) Sr. Maureau, (Sr. Ste. Denise ; ) Sr. Robillard, (Sr. Ste. Marie de Toutes-Grâces ; ) Sr. Rouleau, (Sr. Ste. Marie du Rosaire ; ) Sr. Frémeau, (Sr. St. Zacharie ; ) Sr. Foucault, (Sr. St. Elzéar ; ) Sr. Gagnier, (Sr. St. Frédéric ; ) Sr. Charlebois, (Sr. Ste. Aimée ; ) Sr. Mercier, (Sr. St. Callixte ; ) Sr. Couture, (Sr. du Précieux Sang ; ) Sr. Choquette, (Sr. Ste. Marie Joséphine ; ) Sr. Perrin, (Sr. l'Ange-Gardien.)

Les six autres firent profession :

Sr. Phiné, (Sr. Ste. Véronique ; ) Sr. Pinaud, (Sr. Notre-Dame du Carmel ; ) Sr. Martin, (Sr. Ste. Basille ; ) Sr. Roy, (Sr. St. Laurent ; ) Sr. Ouimette, (Sr. St. Adrien ; ) Sr. Beaudoin, (Sr. Ste. Angélique.)

Dans quelques jours, plusieurs d'entre elles recevront peut-être leur mission ; elles voleront comme l'apôtre au lieu où les appellera la voix de leur supérieure. Voyez dans son école cette nouvelle mère entourée des nombreux enfants qu'elle instruit. Comme elle sourit à leurs jeux ! Comme elle les accoutume à la propreté, au bon ordre, à l'amour du travail, à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes ! Il y a bien des défauts dans le caractère et dans le cœur de ces enfants ; elle les étudie, elle les corrige peu à peu et elle parvient souvent à les remplacer par autant de qualités opposées. Connaître ses devoirs et les remplir avec exactitude, n'est-ce pas pour toute personne et principalement pour la fille du peuple, le résultat de la meilleure éducation ? Et voilà précisément ce que se proposent, avant tout, les sœurs de la Congrégation.

Nous entendons dire quelquefois : quelle perte pour la société que ces excellentes filles se soient retirées du monde ; elles seraient de bonnes mères de famille ; elles feraient le bonheur de leurs maris, de leurs enfants ; elles seraient le modèle des autres femmes. Quoi donc ! ne rendent-elles pas, dans la position où elles se trouvent, d'immenses services à la société ? D'autres peuvent facilement les remplacer dans le monde ; mais personne n'aurait pu les remplacer si

elles avaient refusé de suivre l'attrait divin de leur vocation. Rien, dites-vous, n'est aussi précieux pour la société qu'une excellente mère de famille ? Je le crois comme vous ; mais celles dont vous parlez ne sont-elles pas des mères véritables, et les plus excellentes de toutes, puisqu'elles le sont par l'esprit et le cœur ? Ces petites filles qui les entourent, ce sont leurs enfants ; elles ne leur doivent point la vie du corps, mais elles leur doivent la vie plus noble de l'intelligence ; elles n'en reçoivent point peut-être le pain matériel qui nous retient sur la terre, mais elles en reçoivent le pain de la parole qui nous élève vers Dieu. La Sœur de la Congrégation résout donc le difficile problème d'une mère chargée d'une nombreuse famille, qui fait l'éducation de ses enfants. *Que manque-t-il à l'éducation des filles ?* disait Napoléon à madame de Campan. *Sire, il manque des mères.* Non elles ne manquent pas, c'est qu'on ne sait pas les reconnaître.

Combien de filles n'ont plus la mère que leur avait donné la nature ! Combien, surtout parmi les filles du peuple, ont des mères telles qu'il serait plus avantageux pour elles de n'en point avoir du tout ! Qui donc se chargera d'initier à la vie ses pauvres petites filles ? Qui éclairera leur intelligence ? Qui ouvrira décemment leur cœur aux douces joies de ce monde ? Qui leur enseignera la voie qu'elles doivent suivre, qui les soutiendra, qui dirigera leurs premiers pas ? C'est la mère de l'orphelin, du pauvre ; c'est la Sœur de la Congrégation. Sa maison est ouverte à toutes ; les petites filles les plus indigentes, les plus abandonnées, voilà celles qu'elle recueille avec le plus de bonté et sur qui elle veille avec le plus de soin.

L'Eglise qui apprécie le prix d'un tel dévouement entoure ces saintes filles de ses soins et les encourage puissamment par la voix de ses pontifes et de ses ministres zélés. Nous voudrions rapporter ici tout l'éloquent discours du digne supérieur du Séminaire de St. Sulpice, mais notre mémoire infidèle ne nous en livre que quelques lambeaux, que nous reproduisons ici avec timidité, dans la crainte d'altérer une parole si pieuse.

Après l'Evangile, s'adressant aux nouvelles professes, le Rév. Messire Granet a pris pour texte ces paroles du psaume 44c : *Adducentur Regi virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi.*

*Des vierges à sa suite (à la suite de Marie) seront amenées au Roi, et des filles semblables à elle se donneront à lui.*

Puis, il ajoutait, mes sœurs, ce jour est un beau jour, puisqu'il est celui où nous célébrons la mémoire de la Nativité de la Vierge Marie, qui apporte la joie à tout le monde, et pour tous, est l'aurore du salut. Vous avez bien fait de le choisir pour celui de votre consécration à Dieu. N'est-ce point en effet en ce jour que Marie fit à Dieu la première offrande de sa personne ? Nous ne pouvons douter que dès l'instant de sa naissance, elle eût la jouissance de toutes ses facultés intellectuelles et de sa raison, et que le premier usage qu'elle en fit, fût de se donner entièrement au Seigneur et de dire en entrant dans le monde, comme plus tard son Divin Fils : *Seigneur vous ne voulez plus ni des holocaustes ni des sacrifices ; voici donc que je viens pour faire votre volonté.*

En l'honneur de Marie vous avez choisi ce jour pour celui de votre sacrifice, qu'il soit en tout semblable à celui de cette vierge admirable ; qu'il soit entier, universel, sans retour, et alors, sous nos yeux, nous verrons s'accomplir la parole du prophète que je vous citais toute à l'heure : *Des vierges à sa suite, et*

des vierges semblables à elle par la grandeur et la générosité de leur sacrifice, se donneront à vous Seigneur, *et proxima ejus afferentur tibi*. Pour bien accomplir ce sacrifice, unissez-vous à la Vierge Marie ; remplissez-vous de ses pensées, de ses désirs, de ses dispositions intérieures ; pénétrez-vous de l'esprit qui l'animaît, et votre sacrifice sera parfait. Il est grand sans doute ce sacrifice, et il vous faut du courage pour le faire ; mais ne comptez pas sur vos propres forces ; comptez sur le secours divin. Animez-vous par l'espoir de la récompense qui vous est promise ; car ne l'oubliez pas, aujourd'hui vous faites un échange qui vous est très-avantageux.

En vous donnant au Seigneur, vous ne lui donnez rien ou peu de chose, puisque toutes les nations, en la présence du Très-Haut, sont comme un néant, et tous les peuples comme un grain de poussière. Cependant en échange du peu que vous lui donnez, il se donne tout entier à vous, lui, source de toutes grâces et de tous biens. Prenez donc garde de ne point apporter de bornes à votre sacrifice. Car Dieu se donnera à vous de la même manière que vous vous donnez à lui. Ayez donc confiance en la miséricorde divine ; ayez confiance en Marie. Donnez à Dieu tout ce que vous possédez, et il vous donnera tout ce qu'il possède ; et après avoir joui de lui sur la terre toute votre vie, vous en jouirez encore toute l'éternité.

C'est par de telles paroles et d'autres semblables, que le Ministre du Seigneur encourageait ces vierges chrétiennes dans l'accomplissement de l'œuvre, dès longtemps commencée de leur profession religieuse.

L'assistance était vivement émue ; et plus que toutes les autres, celles à qui s'adressaient ces exhortations s'en sentirent profondément touchées. A peine le discours fut-il terminé, qu'enflammées d'une sainte ardeur, elles firent retentir les voûtes du temple de ce serment solennel :

D'être au Seigneur, oui, je le jure.  
Autant que je respirerai :  
Tout changera dans la nature,  
Mais jamais je ne changerai.

Les Anges ont emporté au ciel leurs serments et une grande joie a éclaté sous les parvis de la céleste Jérusalem. Les habitants de la terre se réjouiront aussi, car de grands biens leur sont promis ; le peuple Canadien surtout, pour qui se dévouent ces vierges courageuses, les comblera de bénédictions, et les regardera comme un des plus beaux présents que le ciel lui ait fait, et qu'il a refusés à tant d'autres. Il s'efforcera d'alléger la tâche pénible qu'elles s'imposent en apprenant à ses enfants à bénir, à respecter, et à suivre avec docilité les leçons et les exemples touchants de vertu qu'elles leur donneront : c'est ainsi qu'il témoignera à une Congrégation qu'il ne saurait trop estimer ni admirer, toute la reconnaissance qu'il lui doit pour les services qu'il en reçoit depuis plus de deux siècles.

L'Académie Française vient de décerner ses prix annuels : parmi les œuvres couronnées nous avons remarqué la pièce intitulée : *La Sœur de Charité*, par Mme. Desbordes-Valmore.

Nous sommes heureux de l'offrir aujourd'hui à nos lecteurs ; d'abord, parce qu'elle est d'une grande et belle poésie ; et ensuite parce qu'elle complète tout ce qui a été dit dans la chronique de ce numéro sur les *salles d'asile*, et dans l'article précédent sur la *Sœur de l'Instruction*.

#### LA SŒUR DE CHARITÉ.

—“ Où vas-tu mon enfant ?

—“ Mais, madame, à l'école.

—“ Et chez qui ?

—“ Chez les Sœurs.

—“ Simple et douce parole !

—“ Grand-père, qui sait tout m'a souvent répété  
Qu'aujourd'hui l'ignorance est une infirmité :  
Je sais lire, et j'écris !

—“ Que lis-tu ?

—“ L'Évangile...

—“ C'est tout.

—“ Et c'est assez !

—“ Il n'est pas difficile,

“ Ce livre-là, madame, et je le sais par cœur.

—“ Je veux suivre tes pas jusqu'auprès de ta Sœur ;

“ Ainsi qu'elle, aux enfants, vois-tu j'apprends à lire ;

“ Nous aurons, toutes deux, cent choses à nous dire.”

J'entrai ; je n'entendis que chants et cris joyeux ;

La Sœur, avec bonté, souriait à ces jeux ;

Je m'inclinai bien bas devant cette humble femme,

—Vierge et mère à la fois !—qui disait en son âme,

Avec l'Ami divin des simples, des souffrants :

“ Laissez venir à moi tous les petits enfants.”

—“ Ma Sœur, ainsi que vous je suis institutrice :

Moi, c'est profession ; mais vous, c'est sacrifice !

—“ Oh ! votre rôle est beau !”

—“ Le vôtre est généreux !

A moi les fronts brillants, les visages heureux,

La jeunesse d'amour et de soins entourée !

La terre, quand je sème, est déjà labourée ;

Une mère, au besoin, me prête encore secours.

—“ Cela, chez nous, hélas ! n'arrive pas toujours.

—“ Mais comment voyez-vous sans nulle répugnance

Ces enfants dépouillés des charmes de l'enfance,

Flétris, hâves, couverts d'un grossier vêtement ?...

—“ On les trouve plus beaux, madame, en les aimant.

—“ Et vous les aimez tous ?

—“ Seul à seul, tous ensemble ;

“ Car j'aime en eux Jésus, chacun d'eux lui ressemble ;

“ Chacun d'eux porte en soi tous les traits du Sauveur ;

“ J'aime sa foi dans l'un ; dans l'autre, sa candeur ;

“ Celui-ci me le montre en son obéissance ;

“ Celui-là dans son calme et dans sa patience ;

“ Tel enfant le rappelle en son humilité ;

“ Tous... dans son innocence et dans sa pauvreté.”

Et des larmes brillaient au bord de sa paupière ;

On voyait sur son front une douce lumière ;

Et j'écoutais ma voix... et j'écoutais mon cœur ;

Et je lui dis enfin : “ Grâce à vous, bonne Sœur,

“ J'entrevois à ma tâche une étendue immense :

“ Par l'amour de Jésus le respect de l'enfance !

“ Une clarté nouvelle en vos discours m'a lui :

“ C'est toute une leçon que j'ai prise aujourd'hui.”

Alors, comme un enfant, dans les bras de la sainte

Je me sentis serrée en une douce étreinte :

“ Sœur, puis-je vous aimer, vous revoir quelquefois ;

—“ Tous les cœurs sont unis, sœur, au pied de la croix.”

Nous publions avec plaisir l'essai suivant d'un jeune élève du Collège Ste. Marie. L'un des buts de notre publication est d'encourager les efforts littéraires, dans lesquels le bon goût est mis au service de sentiments nationaux et religieux. La composition que nous reproduisons aujourd'hui et qui a déjà obtenu de justes applaudissements dans une des Séances de l'Académie Ste. Marie, devait sous ce double rapport trouver place dans notre recueil.

## Trois Mois au Presbytère.-Anecdote Canadienne

LUE A L'ACADÉMIE DES ELÈVES DU COLLÈGE

STE. MARIE.

Le Canada, comme toutes les autres contrées du monde, renferme une foule de ces anecdotes précieuses qui composent l'histoire traditionnelle d'un pays, mais qui vont se perdant chaque jour, lorsque personne ne les écoute la plume à la main. C'est, Messieurs, un trait de ce genre que j'ai essayé de recueillir et que je vous présente aujourd'hui. C'est une histoire, mais à laquelle il manque déjà malheureusement les noms, la date, le lieu et quelques autres circonstances, que je ne désespère pourtant pas de retrouver si seulement je puis réussir à en renouer les autres débris.

C'était après la cession du pays. Les habitants d'un de nos villages furent éveillés, au milieu de la nuit, par une volée de coups de canons, tirés du fleuve. Toute la population s'élança aussitôt sur la plage, d'où elle fut témoin d'un spectacle sublime de grandiose et d'horrible. Au milieu de l'obscurité, un navire brûlait : on voyait, éclairés par l'incendie, les passagers et les matelots tendre leurs mains vers la terre. Le curé exhorte ses paroissiens à le suivre et s'élança dans un bateau ; vingt barques arrivent en peu de temps sous les flancs du navire. Équipage et passagers, provisions et marchandises, tout est sauvé ; on ne laisse que les poudres, et bientôt une immense germe de flammes s'élança vers les nuages avec un bruit horrible : le vaisseau venait de sauter, couvrant le St. Laurent de ses débris.

Les habitants du village, avec cette hospitalité qui caractérise le Canadien-Français, offrent aux naufragés une place sous le toit de leurs humbles chaumières ; le curé reçut chez lui le Capitaine et son Etat-Major, et chacun s'efforça de faire oublier à ses hôtes les fatigues et les angoisses de la nuit.

Le lendemain matin, à travers les débris qui couvraient encore le fleuve, arrivait au village la chaloupe d'un brick qui avait entendu le canon d'alarmes et vu les tronçons d'un mât flottant à la dérive : on raconta les événements de la veille, et le commandant du brick, qui était présent, offrit aux naufragés de les prendre à son bord. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et tous s'embarquèrent à l'exception du fils du capitaine, que celui-ci, cédant aux instances du curé, laissa au village pendant qu'il irait lui-même à Montréal, où ses affaires devaient le retenir une partie de la belle saison.

L'enfant dont il s'agit, et dont je n'oserais préciser l'âge, semble avoir été une de ces rudes natures qu'on jette quelque fois ainsi sur un vaisseau pour les mâter et leur rendre ensuite plus profitables les leçons de la famille. Quoique donnée sous les yeux même de son père, la leçon avait été dure pour le pauvre mousse : les fatigues de la mer avaient creusé ses joues, hâlé son teint, contourné ses membres ; ses mains, labourées par la brûlure des cordages, étaient pleines de goudron ; le désordre de ses vêtements tout déchirés et encore souillés par l'accident de la veille, complétait ce je ne sais quoi de hagard qu'il avait pris au contact des matelots. Ses mouvements, son langage, son regard, tout était brusque, sauvage, inculte. Quand son père lui annonça la détermination qu'il avait prise : *All right*, répondit le jeune gaillard, en lui tendant la main, et ce fut toutes les larmes qu'il versa. Ce n'est pas qu'il n'aimât point son père, mais c'était le *silex* qui ne laisse pas paraître l'étincelle

qu'il renferme ; pour épancher son cœur, le jeune homme attendait le briquet ; et d'ailleurs on lui avait appris à ne voir qu'un *ami* dans son père.

Les premiers jours qu'il passa au presbytère, le nouvel hôte ne put dissimuler entièrement toute la défiance que lui inspirait la soutane du Curé : c'était la première fois, sans doute, qu'il voyait un de ces *prêtres papistes*, qu'on lui avait tant de fois représentés comme de parfaits modèles de mensonge et de supercherie : aussi, quand il croyait n'être pas vu, le toisait-il souvent de la tête aux pieds comme une bête curieuse ; ses yeux perçants suivaient en dessous toutes ses démarches, il étudiait tous ses mouvements ; avait-il à lui donner ou à recevoir de lui quelque chose ? c'était, malgré son audace, comme s'il eut présenté un sou à un éléphant.

Du reste, sans gêne avec tout le monde, il se fut bientôt mis à l'aise et installé dans la maison. Le prêtre, qui s'y connaissait, l'avait engagé lui-même tout d'abord, de la meilleure grâce du monde, à s'y regarder et à agir absolument comme chez lui ; il avait en même temps expressément ordonné à tous ses gens de le laisser user et abuser sans lui rien refuser ; lui-même il se montra constamment envers lui aimable et prévenant, allant au devant de tous ses désirs, se prêtant à tous ses caprices, et ne le grondant jamais de toutes ses brusqueries et grossièretés que par un redoublement de dignité et de politesse.

D'abord, Milord, en sa qualité d'Anglais sans doute, avait reçu toutes ces amabilités comme choses qui lui étaient dues ; mais bientôt il fut vaincu : grâce au bon sens dont il était doué, il comprit parfaitement que c'était une leçon qu'on lui faisait, et à son tour, presque subitement, il changea entièrement de conduite ; il rendit prévenance pour prévenance, devint aimable, réservé, poli même, autant qu'il s'était montré maussade, et finit enfin par demander au curé pardon et plus ample explication sur tous ses devoirs.

Le bon curé, bien entendu, ne se le fit pas dire deux fois : chaque jour, à la leçon de français qu'il lui donnait, il mêla agréablement quelques mots d'instruction, et c'était toujours la partie de la leçon la mieux écoutée et la mieux goûtée. Ses progrès, dans la vertu comme dans la science, furent tels que le maître obtint bientôt pour son disciple la permission de faire connaissance avec le fils d'un habitant des plus considérés du village. Voilà William et Jean-Baptiste, (car il y a tout à parier qu'ils se nommaient ainsi,) les voilà inséparablement liés et les meilleurs amis du monde. Le curé alors n'eut presque plus rien à faire, le camarade acheva la besogne, en formant, on peut le dire, son ami à son image.

Au bout de quelques mois, quand le capitaine s'arrêta, en passant, pour reprendre son fils, qu'on juge de sa surprise, lorsque, sous la peau de cette espèce d'ours mal léché qu'il avait naguère laissé au presbytère, il voit paraître un jeune homme beau, à l'œil vif et au teint frais, aux formes et à l'âme expansives, qui lui saute au cou, et lui prouve par la plus cordiale étreinte que cette fois il est bien véritablement son fils.

L'enfant avait grandi : ses traits s'étaient dilatés avec le bien-être moral ; ses membres déliés dénotaient l'exercice et l'agilité ; vêtu à la mode du pays, il en avait pris les manières et la gaîté, s'agitait, gesticulait, parlait avec feu et en français avec la plus grande facilité. Il raconta lui-même à son père et avec effusion tout ce qui s'était passé. Alors ce rude marin, quand il eut compris surtout que tout cela était

le résultat d'une métamorphose de mœurs, sentit son cœur grossir dans sa large poitrine ; son menton se mit à trembler sous sa barbe ; deux grosses larmes rouleront dans ses yeux, et, se sentant dans l'impuissance de parler, il se contenta, en se tournant vers le curé, et lui serrant fortement la main, de lui dire : *Merci, Monsieur.* Mais l'expression de figure, l'inflexion de voix avec lesquelles il prononça *ce merci*, en dirent plus que n'aurait pu le faire un long discours.

Enfin, en le quittant définitivement pour repasser en Angleterre, sur son refus constant de recevoir aucune compensation, l'Anglais avoua franchement au Canadien qu'il n'aurait jamais cru un *prêtre papiste* capable de faire *d'aussi bonnes choses.*

Si maintenant, l'on me demande par quelle voie ces détails ont pu nous parvenir ; en répondant à la question, j'aurai achevé de dire tout ce que je sais de cette anecdote.

Un étranger à la paroisse, se promenait un jour avec le curé au bord de l'eau, sur la galerie du presbytère ; un vaisseau, à l'horizon, sous un fort vent d'Est, cinglait depuis quelque temps *amont* le fleuve ; bientôt il eut doublé la petite pointe sur laquelle se trouvait assise l'Eglise et le village, lorsque tout-à-coup, juste en face du presbytère, à un coup de sifflet, le pavillon se hisse, le vaisseau se largue, une bordée de tout son canon salua le rivage, et le capitaine lui-même paraît sur la poupe, le porte-voix à la main : le curé lui répond en agitant son mouchoir ; et quand la reconnaissance fut faite, le beau voilier reprend sa manœuvre, cingle de nouveau vers l'Ouest et bientôt disparaît à l'horizon.

Il y avait dix ans que, chaque année au retour du printemps et de la navigation, le capitaine en passant se donnait ainsi le plaisir de payer joyeusement la dette de la reconnaissance.

P. J. U. B....

Elève de Belles-Lettres, Collège Ste. Marie.

#### ROME ET LE CHANTRE CHRETIEN.

ODE PAR MADAME B. DE B\*\*\*.

De l'empire du Christ immense capitale,  
O toi, qui nulle part n'eus jamais de rivale,  
Ville d'Innocent-Trois et du moine Hildebrand,  
Reine qu'en mon esprit j'ai souvent entrevue,  
Eternelle cité, Rome, je te salue !...

A toi cet humble chant !...

Poètes, amateurs de la vile matière,  
Dont le cœur endurci rampe dans la poussière,  
Vous pouvez célébrer la Rome des Césars,  
Brûler tout votre encens pour d'impures idoles,  
Des Nérons d'autrefois chanter les Capitoles  
Et les sanglants ramparts !...

Quant à moi, si j'étais une femme sceptique  
Dont la lyre frondeuse, incroyante, ironique  
Ne rend que des échos tristes et desséchants,  
Je verrais en païenne, ô Rome ! tes trophées,  
Tes monuments détruits, tes arcades brisées  
Par le marteau du temps :

Mais non, je ne suis point de l'école païenne :  
La muse qui m'inspire est la muse chrétienne ;  
Mon bâton de voyage est un acte de foi :  
Mon cœur évangélique est l'ange qui me guide :  
De mes pieds chancelants l'appui ferme et solide  
C'est le Christ, mon seul Roi !...

Ce qui m'attire ici, ce sont les catacombes,  
Des Martyrs de la foi mystérieuses tombes  
Où l'amour a gravé son cachet immortel !...  
C'est le dôme St.-Pierre et ses grandes colonnes !...  
C'est ton pinceau divin, tes célestes Madones,  
O mon beau Raphaël !...

Ce qui m'attire ici, c'est l'image vivante  
De Celui qui sauva l'humanité souffrante :  
C'est le bon nautonier, le pilote prudent  
De la barque de Dieu, sur les vagues profondes,  
C'est le Pape, en un mot, du Rédempteur des mondes  
Le vrai représentant !...

Père, dont la mémoire est si douce à mon âme,  
Vous m'êtes apparu dans mes rêves de flamme  
Comme le protecteur de tous les malheureux ;  
Comme l'ange gardien de la grande famille,  
Comme une ancre d'espoir, comme un phare qui brille  
Sur les flots orageux !...

Et pourtant, ô mon Dieu, j'ai trouvé sur ma route  
De ces cœurs retrécis sous l'étreinte du doute,  
Dont la raison superbe était l'unique loi ;  
Ils tournaient à mépris cette auguste Puissance ;  
Drapés du faux manteau de leur indépendance,  
Ils se riaient de moi !...

Ils se riaient de moi, ces enfants de Voltaire !...  
Ils ne savent donc pas que le Pape est un père  
Qui prodigue en tous lieux des flots de charité !...  
Qu'aux peuples éperdus de la noble Italie,  
Dans un élan du cœur, vous, donnâtes, ô Pie,  
La sainte Liberté !...

Le ciel vient d'exaucer mon ardente prière,  
J'ai vu, j'ai contemplé le successeur de Pierre !...  
Mon cœur en gardera toujours le souvenir !...  
Devant lui j'ai courbé mon orgueilleuse tête,  
Mes vœux sont accomplis, mon âme est satisfaite ;  
Mon Dieu, je puis mourir !...

#### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.